

Donatien Moisson

SEPTUOR

Contes et Nouvelles

Chats tigrés

Anniversaire

Frelons

La Pilote

Village magique

Fleur de lotus

Méditation

Chats tigrés

Les chats roux, ou rouquins, sont parfois appelés chats tigrés bien que leur fourrure ne possède pas vraiment les rayures jaunes et noires d'un tigre. Ils en possèdent par contre le caractère imprévisible, ainsi que la détermination et la faculté de survivre dans des conditions rigoureuses. Un vrai chat tigré ne miaule pas, il rugit d'une voix rauque comme si on déchirait un emballage. En revanche, très affectueux, il ronronne : un vrai poêle de Belfort.

De récentes recherches ADN nous disent qu'il prend son origine dans les pays scandinaves. On devrait peut-être les appeler : chats Vikings. Celui que j'ai en ce moment s'appelle Bébert.

Eugénie, ma petite fille, a neuf ans : époque la plus heureuse de l'enfance car elle voit le monde sans penser aux garçons. La sexualité, telle qu'elle apparaît par hasard dans la publicité ou à la télé, laisse Eugénie indifférente. Cela déclenche, au plus, un petit rire gêné. Quand elle voit deux personnes s'embrasser sur la bouche, elle fait : "Berque !" Elle est encore enfant. Elle court, elle s'esclaffe, elle nage comme un

poisson, et nous fait mourir de peur quand elle pense qu'on ne la voit pas, et qu'elle décide d'escalader une falaise.

“Grand-père, pourquoi t'as un chat jaune ?”

“J'ai toujours eu des chats jaunes.”

“Oui, c'est ce que dit Maman. Alors, pourquoi t'as toujours eu des chats jaunes ?”

“C'est un secret de famille.”

“Tu me racontes ?”

“Ce ne serait plus un secret si je te racontais.”

“T’es pas sympa !” Et elle s’éloigne, l’air exagérément boudeur. Quand elle remarque mon sourire moqueur, elle éclate de rire. “Mais tu me raconteras un jour, n’est-ce pas ?”

“Oui, promis.”

Cette conversation revenait à peu près tous les six mois. C’était devenu un rituel entre nous.

Les six mois ont passé. Il est probable qu’elle n’aura plus jamais l’occasion de poser sa question. En effet, je viens d’apprendre que je suis atteint de leucémie aiguë lymphoblastique. Je décide alors de laisser une sorte de

testament spirituel à ma petite-fille...
mais pas seulement à elle, à toute la
famille. J'aimerais seulement qu'elle
attende l'âge adulte avant de le lire. Je
me propulse dans le futur... dans son
futur.

Ma chère Eugénie,

*Tu es grande maintenant, tu as dix-huit
ans. Tu as connu le bonheur d'aimer ta
famille et d'en être aimée. J'espère que ton
adolescence aura été sereine, et que,
comme il arrive à tant d'autres, tes jeunes
années ne t'auront pas obligée à grandir
brutalement.*

Quand j'ai rencontré ta grand-mère, j'étais officiellement à la fois orphelin et réfugié. C'était en 1947. J'avais huit ans, et j'étais aphone (on me présenta comme étant muet). De toute façon, je ne connaissais pas encore le français. Je savais écrire depuis longtemps, mais seulement le cyrillique. Impossible de communiquer. On m'avait placé dans une famille d'accueil à Saint-Nazaire : le père, ancien pilote dans la RAF pendant la guerre, avait mis sur pied un chenil. La mère, infirmière, travaillait à l'hôpital. Ils avaient une petite fille, Amandine, qui allait vers ses deux ans. Comme tu le sais, ta grand-mère

s'appelait Amandine. C'est bien elle, c'est cette Amandine-là que j'ai épousée vingt ans plus tard. Les enfants ont tendance à accepter le monde tel qu'il est. Amandine m'accepta tel que j'étais : silencieux comme une carpe. C'est grâce à cette petite fille que je suis remonté à la surface, que j'ai recommencé à parler, et que j'ai appris le français.

Je suis donc, peu à peu, devenu un garçon normal, bien qu'il soit difficile de définir ce terme ; normal mais solitaire, cachotier, incomplet. J'étais envahi d'une terreur irrationnelle : la peur d'être renvoyé à Mourmansk.

À l'âge d'entrer au collège, puis au lycée, j'aurais pu choisir le russe comme langue étrangère. J'aurais glané des vingt sur vingt. J'aurais peut-être été meilleur que le prof, mais là aussi se cachait le danger... surtout lorsque je me suis rendu compte que presque tous les enseignants étaient communistes.

Je suis né au 613 Proezd Svyazi, à Mourmansk. Ma mère était femme au foyer, mon père professeur d'anglais. C'est ce qui l'a perdu. Ses recommandations et son choix d'écrivains en littérature anglaise ont paru suspect à l'un de ses étudiants qui l'a mentionné au Doyen, qui l'a mentionné à la police.

Il en fallait bien peu pour “mériter” de finir au goulag. On vous dénonçait en tant qu’ennemi du peuple. Ce pouvait être après une dispute à l’usine ou au bureau, ou parce que votre voisin avait une dent contre vous. Il était dangereux pour un homme d’avoir une jolie femme... Il était dangereux, en fait, d’être tout simplement une jolie femme. Si elle refusait de coucher avec tel ou tel policier, bureaucrate ou commissaire de quartier, son époux risquait de se retrouver en Sibérie comme esclave sur un oléoduc ou une voie de chemin de fer par des moins 20°. Contrairement à une idée répandue en Occident, l’URSS n’a

jamais connu la dictature du prolétariat, mais bien celle d'un fonctionnariat soutenu par sa terrifiante police de la pensée.

La porte de notre petit appartement vola en éclat vers quatre heures du matin. Ma mère et mes deux sœurs, hurlant de peur, furent brutalement arrachées à leur sommeil, menottées et emmenées au pas de course. Je ne les ai jamais revues. Bizarrement, mon père et moi furent mieux traités, si on peut dire. Pas de menottes.

Les sbires laissèrent l'entrée de notre appartement ouverte et à la merci des

voisins qui, dès notre départ, s'y précipitèrent certainement pour le piller. C'était la règle.

Une demi-douzaine de soldats nous attendait dans la rue. Nous étions le 8 février 1947 ; comment pourrais-je l'oublier ? Le ciel était clair, la température -18°. Ce n'était pas pour nous intimider. Nous avions l'habitude.

Encerclés par notre peloton de soldats, nous fûmes conduits à pied vers le port. L'un des gardes engagea la conversation avec mon père : "Ne vous inquiétez pas pour le petit. Ils ne les gardent pas longtemps. Ils lui trouveront une famille

d'accueil." C'est le paradoxe de l'âme russe. Au moment où l'on s'y attend le moins, la grosse brute devient généreuse, ou le poète se change en tortionnaire. En ce qui concernait son propre sort, mon père avait compris le message. Rassemblant toutes ses forces, il bouscula trois de ses gardes et plongea dans les eaux noires du port.

Tu te demanderas peut-être, ma chère Eugénie, pourquoi l'eau n'était pas gelée. C'est l'une des bizarreries géographiques de Mourmansk. Le Gulf Stream, en fin de parcours, y lance son dernier fuseau, sa dernière plume, et le port reste ouvert toute l'année. Nos gardes furent tellement

surpris qu'ils restèrent plusieurs secondes sans rien faire. L'un d'eux, finalement, envoya sans conviction une rafale de fusil-mitrailleur dans le bassin. "Ton père n'ira pas loin. Je parie que l'eau ne fait pas plus de 4°." Je m'évanouis.

Quand je revins à moi, je me trouvais dans un goulag normal, ou conventionnel, comme on voudra. D'autres étaient improvisés : des trains de marchandise désaffectés, par exemple, où l'on entassait une cinquantaine d'ennemis du peuple par wagon, avec un seau hygiénique qui servait aussi à rapporter la "nourriture".

En France, au hasard des rencontres et des conversations, j'ai plus tard rencontré une charmante jeune femme qui admit avoir, pendant ses études, distribué des tracts communistes. Elle était persuadée que le goulag, ce n'était que la Lubyanka, ce qui, en termes d'horreurs aurait déjà été assez impressionnant. Mais, bien sûr, comme l'a si bien décrit Solzenitsyn, le goulag était un archipel, une multitude de centres de détention et de torture. En Ouzbékistan, on peut encore visiter dix-sept goulags ; dix-sept parmi les 423 répertoriés sur le territoire de l'URSS en 1990. Et c'est sans compter les centres de soi-disant rééducation psychiatrique .

“Mon” goulag normal ressemblait à un camp de concentration nazi, Birkenau par exemple. Je m’en suis rendu compte par la suite. Je me retrouvai entre des rangées de lits superposés... enfin, pas vraiment de lits mais plutôt des plateformes en bois où l’on aurait pu, à la rigueur, étaler un étroit matelas.

Quand on me poussa dans cette chambrée, l’odeur me prit à la gorge. Je n’arrivais plus à respirer. Urine, diarrhée, sueur, habits jamais changés... Il me fallut plusieurs minutes pour remonter à la surface. Je me retrouvai avec des hommes qui me parurent très vieux : yeux hagards, traits tirés, longs

cheveux poisseux et barbes qui indiquaient depuis combien de temps ils étaient écroués. Plus tard, je me suis dit qu'en fait, ils devaient tous avoir entre vingt et, au maximum, quarante ans.

“Tu t'appelles comment ?” Je ne demandais pas mieux que de répondre, mais aucun son ne sortit de ma gorge. Au lieu de Rezan Pchenitchnikov, je n'émis qu'un raclement qui ressemblait au miaulement d'un chat tigré. En même temps, je me passai la main sur le cou pour montrer que j'étais aphone. À partir de ce moment, les prisonniers m'appelèrent simplement Niémiets, c'est-à-dire : le muet .

On me montra mon lit, ou plutôt ma planche, déjà occupée par un garçon plus âgé que moi. Il avait les yeux agrandis par des cercles noirs et le corps d'une maigreur effrayante. Il ne dit rien. Peut-être était-il muet lui aussi. Il n'y avait pas de place côte à côte pour deux personnes, même deux petites personnes. On nous installa tête-bêche, jambes entremêlées. En d'autres circonstances, j'aurais craint l'odeur de ses pieds, mais j'avais déjà franchi un seuil dans le domaine de la peur et de la cruauté. Ce genre de détail n'était plus que cela : un détail.

Le baraquement était faiblement éclairé par des ampoules jaunâtres de 40 watts. Ici et là, d'étroites fenêtres assorties de barreaux donnaient sur... je ne sais pas... car les vitres étaient recouvertes de glace aux joyeux effets d'arcs-en-ciel et de palmiers. Même sans la glace, je n'aurais pas été capable de voir grand-chose. En février, à Mourmansk, après un mois et demi de nuit absolue, on a droit à une heure de soleil par jour, bien bas sur l'horizon. Les nuages avaient dû revenir car la température remontait. Je l'estimais à environ moins 8°, ce qui pour les Mourmanskais aguerris, représente presque une invitation à sortir les bikinis.

Le jour et la nuit n'ayant aucun sens, je me couchai, empêtré dans les jambes de mon compagnon. Le prisonnier qui m'avait installé, expliqua que l'on mettait toujours les enfants sur la planche la plus haute, non seulement parce qu'ils grimpaient mieux que les adultes, mais surtout parce que tout le monde souffrait de diarrhée incontrôlable, et que celle-ci dégoulinait de niveau en niveau. On ne voulait pas que les enfants subissent cela. "Patience" me dit-on plusieurs fois : "en général, les enfants ne restent pas longtemps." J'aurais aimé pouvoir lui demander : "Et on les envoie où ?"

En levant les yeux, je me rendis compte que mon voisin et moi étions à seulement cinquante centimètres du toit, et que ce dernier n'était fait que de planches disloquées. Au-dessus de moi, l'une d'elle manquait complètement, dégageant un long rectangle de ciel gris par lequel la neige et la pluie pouvaient entrer librement. Très vite, le rectangle gris devint presque noir, mais pas complètement. Les lumières de la ville, pour modestes qu'elles fussent, nous étaient renvoyées par la couche de nuages. J'estimai qu'il devait être environ quinze heures. J'avais faim, mais n'osai rien dire, ayant manqué de peu l'unique

repas de la journée : des carottes bouillies, apparemment.

Aux odeurs, au froid, à la faim, à la dureté du bois sous ma personne et au manque d'oreiller s'ajoutaient les grognements, les gémissements, et plus que tout, les hurlements des prisonniers, hurlements qui me donnaient la chair de poule. Une tête barbue apparut près de la mienne : "Ça va, petit ? Je m'appelle Sébastien." À ce moment, un cri encore plus strident que les autres me fit frémir. Sébastien s'en aperçut. "T'en fais pas, Niémiets. Ça ne t'arrivera pas. Ils ne torturent les enfants que devant leurs parents pour leur faire avouer n'importe

quoi. T'as pas de parents, alors ils te laisseront tranquille." Était-ce pour cela, et pas simplement pour éviter les tortures, que mon père s'était suicidé dans le port ?

J'appris peu à peu, au cours des jours suivants, que la spécialité de ce goulag, c'était le supplice du boulon. On forçait les victimes à s'asseoir sur une grosse vis soudée à une plaque de fer. La vis faisait une dizaine de centimètres de long et à peu près deux centimètres de diamètre. Le filetage vous déchirait l'anus et les parois du rectum. À ces souffrances il faut ajouter le fait que, par la suite, le moindre mouvement du corps réactivait les raclements du filetage. Naturellement

les tortionnaires s'assuraient que la victime soit obligée de bouger beaucoup et souvent : coups de poing au visage, brûlures de cigarette sur les seins, le pénis et la plante des pieds, tout était bon pour que l'ennemi du peuple se tortille, sursaute et contribue à se torturer lui-même. Retirer le boulon était aussi douloureux que son insertion. Pantalon en sang, le prisonnier revenait vers les baraquements avec des allures de vieillard, en gémissant à chaque pas. La nuit, s'il se retournait sur sa planche, la douleur le faisait à nouveau hurler. Ce sont ces hurlements qui me faisaient si peur. Quand un homme passé sur le

boulon était appelé à y repasser le lendemain ou quelques jours plus tard, il arrivait qu'il sombre dans la folie. On lui faisait avouer tout ce qu'on voulait. Torquemada aurait adoré. En fait, la "confession" était toujours la même : ennemi du peuple, saboteur de la glorieuse révolution d'octobre, espion des capitalistes et, bien sûr, fasciste. Cette dernière insulte est toujours à la mode.

Mes premières heures dans le baraquement furent marquées par le froid, chaque seconde longue comme une minute, chaque minute comme une heure. Soudain une ombre se découpa dans le rectangle de la planche

manquante. Si mes cordes vocales avaient pu fonctionner normalement, j'aurais hurlé de peur. L'ombre se changea en une sorte de gros serpent souple et hésitant. Finalement, je vis que c'était un chat : un énorme chat tigré qui est venu délicatement se lover sur ma poitrine. Son ronronnement créait un tel contraste avec les cris de douleur qui m'entouraient, qu'ils en devenaient comme un message : l'existence de l'enfer n'excluait pas celle du paradis.

Personne n'avait de montre, bien sûr, mais quand on habite pendant trois mois sous la nuit polaire, on acquiert un sixième sens. Au petit matin, le chat

repartit par le rectangle de ciel. Quant à mon compagnon de lit, il était mort. Cela me laissa indifférent.

Il y a des circonstances qui accélèrent les différentes phases de la vie. En moins de quarante-huit heures, j'étais ainsi passé de l'enfance à l'âge adulte, l'adolescence étant devenue un luxe pour occidentaux, un concept sans rapport avec la réalité. Je décidai de ne mentionner le chat à personne. Affamés comme ils l'étaient, certains hommes auraient pu le tuer pour le manger. J'avais déjà observé le sort d'un moineau entré malencontreusement parmi nous. Un géant athlétique au cou tatoué l'avait avalé tel quel, plumes,

pattes et boyaux compris. Quant au garçon décédé pendant la nuit, il ne me fallut pas longtemps pour me précipiter sur lui, et lui rafler ses vêtements. Sébastien et ses amis trouvèrent cela parfaitement normal.

Ce jour-là, on nous servit du poisson bouilli qui dégageait clairement une odeur de pourriture.

Le chat revint me voir chaque nuit. Avec la chaleur supplémentaire de mes nouveaux vêtements, il m'empêcha sûrement d'attraper le genre de broncho-pneumonie dont avait dû mourir mon compagnon d'infortune. Tu

comprends maintenant pourquoi j'ai toujours eu un faible pour les chats tigrés. Ils me rappellent à quel point j'ai eu de la chance. Quand j'ai envie de râler ou de me plaindre, je regarde mon chat, et je relativise, comme on dit.

Le septième jour, on vint me chercher. Le soldat m'expliqua que j'irais dans un orphelinat où l'on m'enseignerait comment devenir un bon petit serviteur de la révolution. Sébastien me serra contre sa poitrine et murmura : "Ne lui montre pas que tu es muet, ou en tous cas retarde cela le plus possible." Pourquoi ? Il n'a pas eu le temps de l'expliquer.

Le soldat me conduisit à la gare dans une voiture toute neuve : une Pobieda. Je n'étais jamais monté dans un véhicule aussi luxueux. "Vas dans la salle d'attente" dit-il en me déposant devant la gare. "Il y a un autre gamin qui t'attend. J'ai un collègue qui va venir vous chercher tous les deux, et vous mettre au train de Moscou. Il vous accompagnera pendant le voyage."

La gare était déserte, les guichets fermés, la salle d'attente lugubre et terriblement froide, car elle n'avait pas de porte : seulement une ouverture donnant sur les quais. Elle sentait l'urine et le carton humide. Recroquevillé dans un coin sur

une banquette en cuir rouge, un garçon de mon âge me regardait venir avec suspicion. Le soldat regagna sa voiture, et nous quitta. Je me dirigeai lentement vers la seule présence humaine de ce vaste bâtiment. Nous nous observâmes comme deux chats sauvages qui ne savent pas s'ils vont se battre ou jouer ensemble. Une main se tendit vers moi : "Jody Metcheriakov. Mes parents sont morts. Je vais rejoindre un pensionnat à Moscou pour faire partie des Jeunesses Communistes." Quand il comprit que je ne pouvais pas m'exprimer, il ajouta : "Le prochain train pour Moscou n'est que dans douze heures. Tu es aphone ?" Je fis

signe que oui. Il me regarda avec pitié. “Eh ben, mon vieux, tu vas en baver ! Tu vas devenir le souffre-douleur de toute la caserne.”

C’est alors que je pris la décision de ne pas aller à Moscou. Jody retourna dans son coin, et fit mine de s’endormir. Je mis le nez dehors. Il gelait encore, mais la température remontait lentement. Je commençai à m’éloigner, d’abord sur les quais, puis entre les rails. Sur un banc tout déglingué je repérai une casquette de cheminot. Je la mis sur ma tête.

Nous ne devons pas être loin du centre de triage. J’entendais les gémissements

métalliques des wagons que l'on dirigeait vers telle ou telle locomotive. L'air était imprégné de poussière de charbon, mais aussi de l'odeur des rails, l'odeur du fer. Des cris de mouettes passaient dans le noir. Je respirais profondément, heureux de ne plus inhaler les effluves de diarrhée qui m'avaient entouré pendant une semaine.

Vision inquiétante : trois wagons de marchandise sans locomotive arrivaient tranquillement sur une voie. Ils avaient dû y être poussés. De fait, j'entendais les soupirs d'une motrice qui approchait. Quand les wagons s'arrêtèrent, portes grand ouvertes, je jetai un coup d'œil à

l'intérieur, et là je vis de la paille : une bonne couche de paille. Je m'assurai que je n'y trouverais ni crottin de cheval ni bouse de vache. Elle était propre. Je m'y glissai, et n'aurais pas été plus heureux dans un vrai lit. Où irait ce train ? Je n'en savais rien, et cela m'était bien égal. Je voulais simplement éviter l'orphelinat.

J'allais m'assoupir quand j'entendis des rires, de grosses voix et des croassements de gravillons sous les bottes. Et voilà une douzaine de soldats qui grimpent dans le wagon. Ils me regardent avec étonnement. C'est peut-être la casquette qui me sauva. "Mais tu es trop petit pour faire partie des employés !" me dit celui

qui paraissait être le chef. Je lui indiquai mon aphonie par mimique et pointai du doigt un crayon qui dépassait de sa poche. Il me le tendit avec un carnet. J'écrivis : "manque de personnel". Hilarité générale.

Les soldats s'assirent sur la paille de chaque côté du wagon. L'un d'eux tira de sa veste une de ces longues cigarettes en carton avec seulement deux centimètres de tabac, tout au bout. Le sergent bondit : "Tu ne vas pas allumer une cigarette sur de la paille quand même ! Ah, ces gars des villes !" Puis, s'adressant à moi : "À part cet imbécile, nous, on est plutôt de la campagne. C'est pour ça qu'on nous a

choisis. On va chercher des vaches en Suède. Le train s'arrête à la frontière. On descend, puis la loco pousse les wagons vers la Suède sur une centaine de mètres. Les vaches montent dans le train, et on repart dans l'autre sens."

Ce fut un voyage agréable à pas plus de 50Km/h. Les soldats partageaient leurs rations avec moi. Toutes les quatre heures, le train s'arrêtait pendant dix bonnes minutes. On déboulait en sortant pour aller pisser ou même davantage. On revenait en rigolant, car même si le wagon lui-même n'était certes pas chauffé, on y était à l'abri du vent. Baisser culotte par -5° ne vous incitait pas

à lambiner. Les blagues compensaient l'inconfort : “Et elle a rapetissé de combien, la tienne ?”

Nous passâmes sans encombre en Finlande. J'avais très envie de quitter le train à la prochaine étape mais, en dépit de mes jeunes années, je savais que la Finlande était sous “protection” soviétique. Je décidai d'attendre la Suède. Les rails finlandais étant en meilleur état que les nôtres, nous traversâmes le pays à vitesse normale. Comme annoncé, le train s'arrêta à la frontière suédoise. “Allez, tout le monde dehors. Direction la baraque, là-bas, de l'autre côté des rails. Il paraît qu'on nous a préparé un

casse-croûte.” Je suivis le mouvement, mais pas complètement. Je me faufilai le long du train, remontai dans un autre wagon et me cachai sous la paille. Un quart d’heure plus tard, j’étais en Suède où je me précipitai vers un employé en uniforme qui me remit à une organisation caritative. Ne pouvant m’exprimer que par écrit, et en caractères cyrilliques, je parvins à répondre à la question : “Vers quelle ambassade veux-tu aller ?” Un peu désorienté, j’écrivis la première chose qui me passa par la tête : France.

Vois-tu, Eugénie, je n’ai jamais raconté cela à personne. Tu seras la première à

savoir que je suis né en Russie. J'ai pris le nom de ma famille d'accueil : c'étaient des gens adorables, mais solides et sans mièvrerie. C'est pour cela, et depuis ce temps-là que je m'appelle Isidore Uithoven, et c'est aussi pour cela que toi, tu t'appelles Eugénie Uithoven. Oui, je sais, cela ne sonne pas très français, mais tels sont les hasards de l'Histoire et de la géographie. Comme tu le sais, ton papa, mon fils, a mis sur pieds sa petite entreprise de nettoyage. Il est très courageux.

Tu comprends donc aussi pourquoi j'ai toujours eu des chats rouquins. C'est un

hommage silencieux aux dieux de l'univers.

J'hésite beaucoup à continuer. Non que j'aie la moindre raison d'en avoir honte, mais simplement parce que c'est tellement improbable, tellement extravagant, que j'ai toujours eu peur qu'on ne me croie pas. Je te le dis d'avance : si tu ne me crois pas, je te pardonne dès à présent. J'ai parfois été tenté de soumettre cela à un metteur en scène de cinéma ou à un producteur, mais je sais que ma suggestion de film n'aurait accompli qu'un arc de cercle entre son bureau et la corbeille à papiers. Alors, voilà : je respire profondément, et je me lance.

Aventures de Gerasim Pchenitchnikov, mon père (ton grand-père, par conséquent).

Gerasim, tout professeur d'anglais qu'il fût, n'en était pas moins un athlète. Il pratiquait des exercices physiques tous les matins. Le soir, après son travail, il passait une heure à la piscine municipale.

Quand il a plongé dans les eaux noires et polluées du port de Mourmansk, il était persuadé qu'il se suicidait. Il voulait à tout prix donner à son fils une chance de survie. Oui, ce dernier serait probablement transféré dans un

orphelinat où quelques années de lavage de cerveau le changerait en l'un de ces odieux membres de la police secrète qui se croient tout permis, mais au moins il serait en vie avec tout de même la possibilité de réfléchir un jour... On ne sait jamais !

Gerasim nagea lentement et puissamment. L'habitude, sans doute. Il envisageait la mort comme une délivrance. Quand il fut assez loin des gardes qui emmenaient son fils, il se débarrassa de sa veste et de son pantalon, leur poids l'entraînant vers le fond. Son corps s'habitua peu à peu au froid, à l'exception de son crâne, de ses

mains et de ses épaules qui devinrent vite extrêmement douloureux. Il persista. Il voulait bien mourir, mais mourir en se battant, même si c'était contre l'eau et la température. Combat abstrait, combat stupide ; il en était conscient.

Il ne voyait rien, mais il sut qu'il sortait de la rade quand de longues vagues commencèrent à le bercer. Il fut alors atteint d'une sorte de folie. Il ricanait de temps en temps, et entra dans un état second. Il n'avait plus froid. Il avançait avec la régularité d'une machine. Il riait aux éclats maintenant, sans savoir pourquoi. Le marathon se prolongea

bien au-delà de ce que la médecine nous enseigne sur la résistance des corps à l'eau froide. Il se rendit compte, tout de même qu'il avait de plus en plus de mal à continuer. Ce n'était même pas de la fatigue : plutôt une irrésistible envie de dormir. Il fut réveillé par une collision avec une plaque métallique verticale. Alors, en moins d'une seconde, tout revint vers lui : le froid, les souffrances, la fatigue. Il se laissait couler quand des mains le saisirent sous les aisselles. Gerasim avait heurté le flanc d'un sous-marin britannique.

À l'âge de seize ans, Il y avait longtemps que le Rezan Pchenitchnikov de mon

enfance était devenu Isidore Uithoven. Je me souvenais parfaitement de ma première enfance, mais n'en parlais jamais. Je ne voulais pas fondre en larmes en évoquant ma mère, mes sœurs et mon père. Je ne voulais pas revivre, même en paroles, les affres du baraquement réservé aux prisonniers politiques. Je ne voulais pas enfin que l'on s'apitoie sur mon sort. Je comprends parfaitement l'attitude des soldats qui, revenant du combat, refusent de parler de ce qu'ils ont fait, vu ou subi.

Au collège, puis au lycée, j'étais bon en langues, et je ne voulais surtout pas oublier le russe. J'imaginai des

conversations dans ma tête. Si je me retrouvais seul à la maison, je traduisais des paragraphes. Ma source d'inspiration favorite, c'était Le Roman de Renart adapté en français moderne par Maurice Rat. Ayant noirci une page en caractères cyrilliques, je la mettais dans la déchiqueteuse avant le retour de ceux que je considérais maintenant comme mes parents. Fort heureusement, et alors que je faisais, en réalité, partie de leur famille, les Uithoven ne m'ont jamais officiellement adopté. S'ils l'avaient fait, je n'aurais pas eu le droit d'épouser Amandine, car légalement, c'eût été commettre un inceste.

Dois-je te le dire ? Oui, tu es assez grande maintenant. Quand elle atteignit l'âge de treize ans – ce qui veut dire que j'en avais dix-neuf – nos rapports devinrent plus intimes. Je ne souhaite pas rentrer dans les détails. Disons que nous en savions assez tous les deux sur la façon dont on fabrique les bébés pour éviter de prendre ce risque. Pour tout le reste, nous étions devenus des artistes. Techniquement parlant, Amandine était donc encore vierge à dix-huit ans, âge où elle put commencer à prendre la fameuse pilule.

Mais revenons à l'apprentissage des langues. Pour mon anniversaire, en

1954, on me paya un séjour linguistique de six semaines en Angleterre, plus précisément à Southampton. Ce fut un peu comme si je me retrouvais dans une autre famille d'accueil ; famille pauvre mais joyeuse et sympathique. Le père travaillait dans une usine qui fabriquait des gâteaux à l'échelle industrielle : de véritables étouffe-chrétiens. Je me gardai bien d'en faire la remarque. La mère était femme au foyer.

Il suffisait de traverser un parc pour atteindre la bibliothèque municipale. Les Holds avaient quatre enfants, dont trois déjà grands et indépendants. J'allais à la bibliothèque avec Olivia. Elle avait mon

âge et quinze ans de moins que la plus jeune des trois autres. “Je suis un accident” me disait-elle en riant. Je l’aimais bien, sans plus. C’est elle qui m’a fait découvrir la bibliothèque où j’ai ressenti l’immense frisson de tomber sur tout un rayon d’ouvrages en russe. Olivia avait une carte, et pouvait donc en emprunter. Avec elle, je prétendis qu’au lycée j’avais choisi le russe et l’anglais comme langues étrangères. Ces lectures me firent beaucoup de bien. Elles me montrèrent, entre autres, à quel point je manquais de vocabulaire. Olivia emprunta un dictionnaire.

On m'avait donné un peu d'argent. Les Holds trouvaient que c'était beaucoup. Olivia offrit de me faire visiter Londres de temps en temps. C'est moi qui achetais les billets de train.

Nous étions début juillet, époque des grandes vacances, du moins en France, mais Olivia allait encore en classe. Les grandes vacances ne sont pas très grandes en Angleterre.

Dans le parc, j'avais un banc préféré, sans fientes d'oiseaux : c'était mon banc. Extraordinaire à quel point l'habitude crée l'habitude. Je retrouvais des promeneurs. On se faisait des petits signes

de tête. Un gros chien ébouriffé était venu vers moi le premier jour, et avait déposé une balle de tennis à mes pieds. Je la lui avais lancée, et maintenant, à chaque occasion, nous passions dix bonnes minutes ensemble, jusqu'à ce que son maître le siffle.

Une semaine après mon arrivée à Southampton, il faisait plutôt frais, sous un beau ciel clair. En approchant de mon banc, je jurai et grommelai intérieurement. Quelqu'un avait pris ma place : un homme maigre, grand, dégingandé, aux cheveux blancs et au visage raviné. Pourtant, au lieu de chercher un autre banc, je me sentis

étrangement attiré par ce personnage. Je m'approchai. Ses habits flottants lui donnaient l'air d'un clochard ou d'un clown ou simplement d'un personnage peu recommandable. Jambes grand ouvertes, comme s'il se prélassait au soleil, il avait également tendu les bras de chaque côté, mains appuyées sur le dossier du banc. Il prenait ainsi presque toute la place.

Normalement, je ne serais pas resté planté devant quelqu'un sans rien dire. L'homme essayait de me regarder avec des yeux voilés comme ceux d'un chien atteint de cataracte. Il émit soudain un gémissement et grogna en russe : "Que

voulez-vous ?” Puis ajouta rapidement en anglais : “Excusez-moi, j’étais dans la Lune.” Je lui demandai : “Vous n’êtes pas anglais ?” Il ramena ses bras et ses jambes sur lui et se mit à balbutier : “Mais... mais vous avez quel âge ?” Je ne répondis pas.

Le silence entre nous devenait lourd. J’étais conscient du grondement de la ville, et des crissements de mouettes qui, sans que je sache vraiment pourquoi, me rappelaient celles de Mourmansk ; conscient également d’un corbeau qui se fâchait au sommet d’un arbre, conscient enfin du halètement de mon gros chien, celui qui venait jouer avec une balle de

tennis. En pensée, je remettais un peu de muscle et de graisse sur cet homme cadavérique, et je m'entendis lui demander : "Mais comment vous appelez-vous ?"

"Gerasim Pchenitchnikov".

Ma voix s'étrangla : "Papa ?" (c'est le même mot en russe)

"Fiston ?"

Nous restions paralysés l'un devant l'autre. J'avais du mal à respirer. Il se leva. Je le pris timidement dans mes bras. Il me serra contre lui. Pas de larmes. Je crois qu'il ne nous en restait plus. Je voulais lui dire : "Allons prendre une

bière quelque part.” mais les fameux pubs anglais n’ouvraient que brièvement à midi et le soir. D’ailleurs, j’étais trop jeune : ils ne m’auraient pas accepté. Nous allâmes prendre une tasse de thé dans un boui-boui jonché de mégots. C’est là qu’il me raconta ce qui lui était arrivé. Il me dit aussi qu’il était atteint d’une forme particulièrement rapide et virulente de leucémie. Cette saloperie peut donc être héréditaire.

Au moment de quitter l’établissement, mon père se leva puis poussa un long soupir, se rassit, mit un bras sur la table, et la tête sur le bras. Je le secouai : yeux fixes et grand ouverts, bouche ouverte

également : il était mort. Je me glissai discrètement jusqu'à la sortie parmi les clients et disparut dans la foule des trottoirs.

*

Rezan Pchenitchnikov ou Isidore Uithoven, comme on voudra, tendit une enveloppe A4 à Eugénie, et lui fit promettre de ne l'ouvrir que lorsqu'elle aurait dix-huit ans. Il lui expliqua doucement que sa fin, à lui, était proche. Ils étaient assis sur la murette du remblai à Saint-Nazaire. "Tu prendras bien soin de mon chat, n'est-ce pas ?"

Le ciel se couvrait. Une légère brise venant du nord incitait les passants à mettre une petite laine. Ils pressaient le pas, se retournant parfois pour regarder, blottie contre un vieil homme, cette très jeune fille dont le corps tressautait sous les assauts de silencieux sanglots.

L'anniversaire

Huit octobre 2020. Promenade dans les bois après une longue convalescence. Aidé d'une canne, je marche lentement sur les chemins aménagés dans la petite forêt de Beaumarché. Non, ce n'est pas une faute d'orthographe : rien à voir avec Beaumarchais. Ces bois, souvent menacés par des promoteurs avides, ont été préservés grâce au courage (face à des menaces voilées) et à la ténacité de quelques riverains. Plusieurs hectares de

verdure ont ainsi été épargnés entre deux faubourgs : un au nord, l'autre au sud. Au nord de Beaumarché se trouve également un lycée qui jouit d'une assez bonne réputation. Les élèves du faubourg sud traversent régulièrement la forêt, à pied ou à vélo.

Il a plu pendant la nuit. L'air est humide et frais. Le ciel reste blanchâtre. Le sous-bois sent les feuilles mortes, mais ce sont les feuilles de l'an passé. Elles forment de noires bordures le long des sentiers. Les feuilles de cette année ne vont pas tarder à les suivre. Elles commencent à tourner au jaune. D'autres senteurs se glissent parmi les

arbres : exhalaisons de renards ou de blaireaux, suggestions de champignons. De temps en temps, on entend sans les voir des triangles d'oies sauvages klaxonnant dans le ciel lors d'un vol vers leur région Afrique préférée.

Certaines flaques d'eau ralentissent ma progression, surtout quand les rives en sont boueuses. Avec ma démarche hésitante, ce ne serait vraiment pas le moment d'aller s'étaler dans la gadoue. Je croise beaucoup de chiens : certains sont tenus en laisse ; la plupart ne le sont pas malgré la réglementation, mais je sympathise avec les propriétaires : il y a de l'espace, et puis le sol entre les arbres

est recouvert de feuilles. Ce n'est pas comme une pelouse où les déjections pourraient offenser la vue et l'odorat des promeneurs. Si je veux faire remonter d'un cran mon estime pour l'espèce humaine, je pense aux chiens. Les représentants de l'espèce homo sapiens vous disent bonjour. Les chiens aussi, les seconds ayant éduqué les premiers. Remuant la queue, toujours de bonne humeur, ils s'approchent de vous, reniflent brièvement vos jambes puis s'éloignent en trotinant. Voici mon préféré : un berger bernois dont la mine réjouie appelle les caresses.

Je croise aussi des lycéens du faubourg sud qui coupent à travers bois pour rejoindre leur établissement. Certains sont à pied, beaucoup à vélo, mais beaucoup aussi marchent à côté de leur vélo afin de pouvoir bavarder avec un copain ou une copine. Contrairement aux chiens, ils ne me disent pas bonjour, mais ils ne sont pas hostiles. Je suis vieux, ergo je suis invisible ; je n'existe pas. J'ai passé plusieurs décennies à enseigner dans leur lycée. J'ai dû connaître les parents de certains d'entre eux. Beaumarché n'est pas une grande "boîte", mais un petit établissement de six-cents élèves seulement.

Se souvient-on de ses propres élèves ? Très peu, en fait, et cette réponse étonne souvent ceux qui me posent la question. Deuxième question, presque inévitable : “Vous ne les aimiez donc pas ?” Si, bien sûr, et certains plus que d’autres, inévitablement ; mais je n’ai jamais cherché à créer des liens d’amitié. Je me souviens cependant de Pierre Leloup (je n’invente rien) qui voulait faire médecine, Isidore Harbi qui se destinait à l’informatique et Gérard Lambert dont la grande passion était l’escalade, mais j’ai appris qu’il avait mal tourné : il s’est fait élire député. Parmi les filles, il y a eu Anita Petitjean dont la bonne

humeur était contagieuse et l'activité débordante. Mais celle qui est restée, et restera toujours gravée dans ma mémoire, c'est Azra. Avais-je un faible pour elle ? Il arrive que certains professeurs soient attirés par l'une (ou l'un) de leurs élèves ? Non : même pas. Ce sont les circonstances qui ont rendu son souvenir aussi tenace.

Azra aimait le jaune. Jupe, corsage ou pantalon, ses vêtements arboraient fréquemment des variantes de cette couleur. Ses jupes étaient en général frangées de zig-zags ou de croisillons noirs. Azra était jolie, sans plus, c'est-à-dire sans faire tourner les têtes ;

une beauté ordinaire, pourrait-on dire : jambes élégantes, taille fine, seins à peine discernables. Sa peau tirait sur la teinte ivoire, ses cheveux étaient longs et noirs, entourant un visage très Moyen-Orient avec d'énormes yeux sombres. C'était une jeune fille calme. Elle souriait rarement. Elle évitait les garçons comme la peste et baissait les yeux en s'adressant aux hommes, y compris les profs, exactement comme si elle s'était sentie coupable d'avoir commis quelque sottise ou comme si elle s'attendait à recevoir une claque.

J'ai toujours fait partie de ces enseignants qui ont une sainte horreur d'emporter du travail à la maison. En général, mes

collègues pourrissaient leur vie de famille avec des tonnes de copies à corriger. L'un d'eux m'avait confié : "J'ai parfois l'impression que ma femme et ma fille vivent chez moi comme si elles étaient seulement colocataires." Un jour, il jeta sa panoplie de prof aux orties et se trouva un emploi dans le monde de l'investissement. Ses nouveaux compagnons, partageant l'idée que les enseignants ne foutent pas grand' chose (avec toutes ces vacances, pensez donc !) ne se gênèrent pas pour lui lancer à tour de rôle : "Eh bien Olivier, tu prends connaissance avec le vrai travail, maintenant !" Ayant récupéré sa vie de

famille, il répondait : “Oui, tu as raison : je l’apprends. J’apprends surtout que j’aurais dû abandonner l’enseignement il y a longtemps.”

Ma solution n’avait pas consisté à quitter la profession. Par contre, j’arrivais au lycée de très bonne heure : six heures du matin. Le concierge, que les élèves appelaient le “cierge”, pensait que j’étais un peu fada (il venait de Marseille). J’allais dans ma salle de classe où je planifiais les cours de la journée, corrigeais des copies ou remplissais les innombrables documents d’évaluation d’élèves et autres statistiques exigés par les tendances pédagogiques au goût du jour ;

à se demander comment nous avons fait, nous les adultes, pour réussir nos examens à cette époque préhistorique où nous acceptions la simple nécessité d'étudier consciencieusement, puis de s'exprimer clairement, logiquement, sans fautes de grammaire ou d'orthographe. C'étaient les années où seulement 40% des candidats au Bac réussissaient l'examen ; 60% dans les très bons établissements. Cette perspective n'encourageait pas le laisser-aller. La réussite et l'échec devenaient les résultats indiscutables et inévitables de nos efforts. Les profs n'avaient pas d'état d'âme.

*

En fin d'après-midi, je restais souvent au lycée après tout le monde. L'ambiance était moins agréable et surtout moins paisible. Il fallait accepter l'inévitable raffut du nettoyage : seaux entrechoqués, puissants atterrissages de fauberts, ronronnement des aspirateurs et des cirouses, rires stridents des femmes de ménage (pardon : des « techniciennes de surface »), mais aussi commentaires hurlés d'un bout à l'autre des couloirs sur des sujets allant de la stupidité des maris à la fréquence des fausses couches. Mais grâce à mon système, et malgré les longues journées passées sur le lieu de travail, j'étais vraiment chez moi pour les

soirées et les fins de semaine. J'étais en famille.

*

Je suis seul dans la forêt maintenant. Les lycéens sont en classe ; même les retardataires. Tout est encore plus calme qu'il y a seulement dix minutes. Un hibou qui devrait être au lit depuis longtemps passe près de moi dans un silence impressionnant. Pas étonnant que les mulots n'aient aucune chance. J'imagine un début d'histoire à raconter à mes petits-enfants : celle du hibou excentrique. Si l'on sort la nuit, on est noctambule ; alors, si un oiseau de nuit

sort dans la journée, devient-il jourtambule ? Était-il resté trop longtemps à danser dans une boîte de nuit ? Rentre-t-il d'une liaison illicite ? Va-t-il se faire engueuler par une irritable dulcinée ?

Je continue à marcher sans but. Sans but ? Non. Comme il est facile de se mentir à soi-même ! En effet, tous les ans mes pas se dirigent sous hypnose vers le même endroit et le même arbre. C'est un chêne. On dit (et c'est vrai) que les chênes poussent très lentement. Celui-ci, pourtant, est passé en vingt ans de l'état d'un jeune arbre à celui d'un bel adolescent. Il doit se plaire où il est.

L'inscription gravée sur son écorce a grandi en proportion : “8 octobre 2000”.

On m'a devancé ce matin. Trois brins de romarin y ont été attachés maladroitement. On voit encore, autour du tronc, la ficelle humide et grise de l'année dernière. Même offrande, je suppose, provenant de la même personne.

*

Ce jour-là, arrivé comme d'habitude à des heures indues, j'étais dans ma salle de classe. Des larmes de pluie coulaient lentement de l'autre côté des vitres. Mon

bureau en simple bois de pin, jauni par les années, était posé sur une estrade d'environ cinquante centimètres. Les profs soixante-huitards s'en étaient débarrassé. Il ne fallait surtout pas dominer les élèves. Il fallait les disposer en cercles, pas en rangées, même si cela signifiait que l'enseignant d'adressait à des dos et à des nuques. Pour éviter cet inconvénient, il fallait enfin se promener d'un cercle à l'autre afin de donner à chaque élève l'impression que l'on s'occupait spécialement de lui ou d'elle. Pour les vingt autres, on s'en remettait à la grâce de Dieu. Il était fortement déconseillé de donner un cours

“magistral” , c’est-à-dire, dans le jargon à la mode, un cours s’adressant à la classe entière. Les champions du “il est interdit d’interdire” étaient arrivés au pouvoir et interdisaient à tour de bras.

Je vis soudain passer dans le couloir une ombre, un reflet. Le concierge savait où j’étais. Normalement, personne d’autre n’aurait dû se trouver dans le bâtiment. Je décidai d’aller me renseigner sur celui ou celle qui aurait pu avoir la même idée que moi. Simple curiosité. Dans ma tête, ce ne pouvait être qu’un autre prof. J’entendais des pas feutrés dans les couloirs, et fut surpris de constater qu’ils me guidaient vers le gymnase. Ce sera un

prof d'éducation physique, pensai-je... ou plutôt une prof car maintenant, les chuintements de semelles bifurquaient vers le vestiaire des filles. Je n'y entrai pas, précaution élémentaire si on ne veut pas risquer (même lorsque le risque est très faible) d'être accusé de toutes sortes d'horreurs. Le plaisir de détruire une réputation est une tentation irrésistible pour les esprits médiocres et chez ceux que les lycéens appellent en franglais des "losers".

Ne sachant trop quoi faire, je m'adossai à la paroi du corridor et attendis. Si c'était une élève, avait-elle pénétré dans les vestiaires afin de faire les poches de

quelque vêtement qui n'aurait pas été placés sous clef ? Je voulais en avoir le cœur net. J'étais entouré d'un extraordinaire mélange d'odeurs : le chlore de la piscine à seulement quelques mètres, les faibles relents de sueur incrustés à jamais dans le gymnase et les produits de nettoyage étalés dans les couloirs par de puissantes machines.

La porte des vestiaires s'ouvrit presque brutalement, et Azra en jaillit comme l'eût fait un jouet mécanique, puis s'arrêta net, les yeux agrandis par la peur. Elle se cacha le visage dans les mains et s'effondra lentement jusqu'à se retrouver assise sur le sol, le dos contre la

cloison. Je m'assis près d'elle. J'avais envie de lui passer un bras autour des épaules, mais là encore, conscient de cette hystérie collective qui voit le mal partout (chez les autres, bien sûr), je me retins. Azra, le visage toujours caché dans les mains, pleurait à chaudes larmes. Elle faisait plus : elle gémissait. Quelques secondes plus tard, elle hurlait comme une personne qui a retenu son chagrin pendant des années, et dont les réticences s'effondrent. Elle était secouée de sanglots. Elle toussait. On aurait dit qu'elle vomissait. Je n'avais jamais observé un tel degré de désespoir.

Je me relevai. “Allons dans ma salle de classe, Azra. Tu pourras t’asseoir normalement, et on pourra discuter.” Et j’ajoutai tout doucement : “Si tu veux, bien sûr”. Elle fit “non” de la tête. Je n’insistai pas. Je la sentais tendue comme une corde de violon, et prête à se retourner contre moi. Elle me faisait penser à un animal sauvage acculé par des chiens de chasse et gouverné uniquement par les instincts primitifs de la survie. Lentement, je regagnai ma classe. J’étais troublé. Il me semblait avoir assisté à la détresse d’une adulte, pas d’une adolescente.

Je m'assis sans avoir envie de me mettre au travail. Les mains à plat sur le bureau, le regard perdu sur le mur du fond avec ses affiches SNCF encourageant les vacanciers à se rendre sur la Côte d'Azur, je faisais l'expérience d'un véritable vide mental.

La porte donnant sur le couloir s'ouvrit comme si quelqu'un hésitait à la pousser. Azra se dirigea vers son pupitre. Elle s'y installa et me sourit avec un bref soupir qui ressemblait à une demande d'excuse. Ses yeux étaient rouges. "Vous allez me dénoncer Monsieur ?"

"Te dénoncer ? Mais de quoi ?"

Elle resta longtemps silencieuse. Je ne la pressai pas. Je sentais son besoin de parler et attendais patiemment qu'elle se décide. Elle toussota et commença : "Je suis en prison, Monsieur, et je ne vois pas comment m'échapper."

Cette dernière remarque me fit peur. Les candidats au suicide mentionnent, selon les circonstances, tout un éventail de raisons pour passer à l'acte : pauvreté, douleur en phase terminale de cancer, dépit amoureux... mais la raison la plus souvent invoquée, c'est l'impression de se sentir pris au piège et acculé par le sort sans espoir de trouver une sortie. Azra se racla la gorge une fois de plus. "Mon père

n'a jamais prêté attention à moi, et ça me convient parfaitement, car lorsqu'il nous adresse la parole, à Maman et à moi, c'est pour souligner à quel point les femmes sont stupides. Nos goûts, nos habitudes, tout est condamnable. Ce matin, il a exigé que je mette un foulard sur la tête et une robe longue. C'est pour cela que je suis allée aux vestiaires ; pour me changer. Mais il y a pire, Monsieur : il a pris un billet aller-retour pour Islamabad, plus un aller simple. Vous savez ce que cela veut dire ?”

“Il veut retourner au pays ? Tu reviendras sans lui ?”

“Mais non, voyons : c’est le contraire. Lui, il va revenir en France. Moi, il va me marier à quelqu’un que je ne connais pas.”

Les larmes recommençaient, silencieuses cette fois. Je me disais qu’il fallait absolument faire quelque chose ; mais quoi ? “Tu n’as pas dix-huit ans, n’est-ce pas ?” Elle fit “non” de la tête, et reprit : “Il me défend aussi de passer par la forêt. Il dit que j’en profite pour rencontrer des garçons et que j’en profite aussi pour boire de l’alcool et fumer.

“A-t-il raison de le dire ?”

“Bien sûr que non. Il est complètement fou. Il dit que si je continue comme ça, je ne serai plus qu’un produit avarié dont personne ne voudra.”

“Tu es mineure. Ça complique les choses. Il te bat ?”

“Non, mais il bat ma mère. D’ailleurs, je lui ai crié qu’il avait cent fois raison : je bois, je fume et je rencontre des garçons. S’il me force à partir, je ferai un scandale à l’aéroport jusqu’à ce que la police intervienne.”

“Écoute : je vais en parler à madame le proviseur. Elle saura sûrement à qui

s'adresser. Il doit y avoir des services de protection de l'enfance."

Azra se leva et courut à la porte de la salle de classe. Là, avant de disparaître dans le couloir, elle se retourna, et la rage au cœur, hurla : "J'aurais jamais dû vous parler. Vous voulez me confier à des bureaucrates. Ils n'ouvriront mon dossier que dans six mois. Dans six mois, je serai morte !"

Elle ne croyait pas si bien dire. Le lendemain matin, 8 octobre 2000, j'appris par l'une de ces rumeurs qui se propagent comme une tornade inattendue au milieu d'une belle journée,

qu'une vieille dame, en promenant son chien dans la forêt, avait découvert le cadavre égorgé d'une jeune fille vêtue d'une robe jaune ornée de triangles noirs.

*

“J’ai sauvé l’honneur de ma famille” déclara le père d’Azra quand il fut condamné à la détention à perpétuité ; mais la justice en France n’est qu’un décor de théâtre. L’assassin fut libéré en 2005. “Il n’a pas d’autres filles”, glapirent les bonnes âmes : “il ne risque donc pas de recommencer”.

Appuyé sur ma canne, je me laisse hypnotiser par l’arbre au pied duquel, il

y a vingt ans, Azra est morte. Elle aurait trente-six ans maintenant. Des gouttes d'eau tombent lourdement du feuillage à intervalles réguliers : une sorte de glas... Je ne crois guère à une vie dans l'au-delà. Pourtant, je me surprends à murmurer : "Tu étais en prison, belle enfant. Tu es libre maintenant. Repose en paix !" Une feuille jaune marbrée de noir descend au ralenti et atterrit devant moi. "Mes sincères vœux d'anniversaire, Azra !"

Les frelons

Jeanne, allongée en bikini, et rejetant les conseils de notre époque, se dore au soleil sur la terrasse ; et moi, enrobé d'une immense tendresse, je contemple ce corps au ventre plat, aux seins minuscules et aux jambes à faire damner un saint.

“À quoi penses-tu ?” demande-t-elle d'un air indifférent.

“Devine.”

“Vieux vicelard !”

“Je ne suis pas vieux !”

Après le déjeuner, nous étions allés faire un tour sur un chemin de campagne. Ce n'est pas ce qui manque par ici. J'ai la chance de vivre en pleins champs. L'air était chaud. Nous longions, sur notre gauche, une prairie où paissaient des bestiaux dont les grands yeux rêveurs se levaient lentement lors de notre venue. À droite, une vigne de chardonnay. Je connais le propriétaire. Beau et jeune, il passe de temps en temps, torse nu, monté sur un cheval blanc. On peut dire qu'il a de l'allure ! Il a planté les ceps il y a seulement deux ans. Il faudra attendre avant de pouvoir vinifier.

Jeanne, 1m60, long cheveux noirs, portait un corsage bariolé sans manches, me laissant à rêver des aisselles parfaitement lisses et les discrets effluves de son nouveau parfum. Elle est récemment passée de *J'adore* à *Eternity*. En dessous : jupette noire, presque une mini-jupe.

Dans un élan d'amour incontrôlé, j'avais passé mon bras derrière ses épaules, et l'avais serrée brièvement contre moi. Nous sommes restés silencieux jusqu'au retour à la maison. Pendant que je préparais une tasse de thé, Jeanne est passée dans notre chambre afin de se changer. Elle est réapparue dans son

bikini blanc, celui que je préfère. Elle est donc maintenant étendue sur la chaise-longue aux larges stries grenat.

La chaleur s'intensifie, implacable. Pas un souffle de vent. Une alouette grésille, invisible, très haut. Depuis la terrasse, je hume les vapeurs sèches du foin coupé hier dans le champ mitoyen. Je sers le thé avec du lait mais sans sucre, et je m'assieds près de Jeanne sur un fauteuil en rotin qui grince sous mon poids.

*

On m'avait fait une réputation : celle d'un célibataire endurci. Je ne suis pas d'accord avec le terme « endurci », car le

célibat n'a jamais été un principe, chez moi. C'est souvent par hasard que l'on tombe sur ce que l'on aime, et par hasard aussi que l'on devient ce que l'on est. "Toujours pas marié ?" "Il serait temps de te trouver une gentille femme." "T'es pas pédé, au moins ?" Voilà le genre de réflexion que j'entendais de temps en temps. En général, je répondais : "On verra, on verra." Viendra bien le moment, pensais-je, où il faudra quand même que je "fasse quelque chose".

Je me demandais parfois si je ferais (ou si j'aurais fait) un bon mari. Ce qui m'encourageait à répondre « oui »,

c'était l'expérience, tout simplement ; pas l'expérience du mariage, évidemment, mais celle de la vie en compagnie d'autres personnes. Durant mes années d'université, j'avais été amené à vivre en colocation avec deux étudiantes, puis une adorable vieille dame, et finalement dans la maison d'un jeune professeur qui tempérait son prêt immobilier en louant une chambre. Chaque fois, on m'avait assuré que j'étais « facile à vivre ». J'avais fini par le penser.

Des petites amies ? J'aurais pu vivre avec Maud, secrétaire d'un courtier en bourse. Elle était belle, élégante, et elle

aussi, « facile à vivre ». Plus tard, il y eut Danielle, cadre au siège social d'une grande banque à Paris. Elle s'était achetée une villa pas très loin de la mienne, et venait me voir chaque fin de semaine. Léonce, simple *technicienne de surface* comme disent les soixante-huitards, m'avait séduit par, justement, sa simplicité, sa sincérité et un niveau d'intelligence bien supérieur à ce que la nature de son gagne-pain aurait pu laisser croire.

Oui, j'aurais pu épouser chacune de ces trois femmes. Nous aurions vécu un mariage agréable, sans trop de récriminations, sans rancœur, sans nous

envoyer des assiettes à la figure, un mariage qui aurait certainement été ponctué par des moments agréables, sources de souvenirs émus pour agrémenter la vieillesse. Quand je regarde autour de moi, je ne puis m'empêcher de songer que c'est exactement ce qui était arrivé à mes parents, mais aussi à la majorité des couples (mariés ou non) que j'avais connus et que je connais encore. Les années, l'habitude, créent de profondes affections qui ressemblent fort à de l'amour. Il n'en reste pas moins que tous ces honnêtes gens s'étaient unis par amitié, et non suite à une enivrante

passion réciproque. Si, à quarante ans, je suis toujours célibataire, me disais-je, c'est exactement ce qui va m'arriver : je vais épouser une copine. Aurai-je tort ? Que se passera-t-il si quelques années, quelques mois ou même quelques jours après la noce, je rencontre le grand amour ? Ce sont des choses qui arrivent et qui peuvent facilement détruire plusieurs vies. Ne serait-il pas alors plus sage de l'attendre, ce grand amour ? Et s'il n'arrive jamais ?

Je tournais en rond.

Jeanne aussi était une copine... au début.

*

Pendant mon adolescence, et contrairement à certains de mes camarades de lycée, je n'avais jamais élaboré l'image de ce qu'aurait pu être ma compagne idéale. À la rigueur, je voyais une petite blonde rieuse et sautillante. Jeanne, comme pour donner la preuve par neuf qu'il ne faut pas anticiper ce genre de situation, a les cheveux noirs et raides, les yeux verts, presque délavés, et un visage qu'elle-même trouve dur et osseux, mais que transfigure le moindre sourire. Sautillante ? Certainement pas, mais active et parfois même hyperactive.

*

Vers la fin du mois dernier, Jeanne avait décrété au petit déjeuner : “La Pentecôte approche. Partons en vadrouille. On pourrait faire le pont.”

“D’accord. Et on irait où ?”

“J’aimerais revoir un château fort où je suis allée près de Niort quand j’étais encore toute gamine. Le guide était vraiment intéressant. Il savait parler aux enfants. Il nous a montré, dans les douves sèches, une poterne bien dissimulée par un double mur, une porte secrète qui, lors des sièges,

permettait parfois aux messagers et aux espions d'entrer et de sortir. Fascinant.”

“Pourquoi pas ? Nous prendrons une chambre chez l’habitant.”

*

La montée vers le château fut rude, et cela d’autant plus que nous trimballions tout ce qu’il fallait pour un pique-nique, y compris une glacière et deux bouteilles d’eau. Un étroit sentier zigzaguait au flanc de la colline. Le ciel était laiteux, l’air humide, et la température caniculaire. Au-dessus de cette éminence, grondait comme un solo de violoncelle la masse noire et grise

d'une forteresse médiévale. Ronces et chardons semblaient ricaner d'anticipation à l'approche de nos mollets.

Avec des frous-frous, d'énormes sauterelles décollaient et atterrissaient autour de nous, dévoilant un instant les replis verts et bleus de leurs ailes. Jeanne, en godillots de marche, grosses chaussettes mais courte jupe grise sous un corsage rayé jaune et blanc, comme le thorax d'une guêpe, progressait lentement devant moi. Elle se retourna soudain : "Il y a quelque chose qui ne colle pas."

“C’est-à-dire ?”

“C’est-à-dire que nous sommes presque en été, et il fait beau. Normalement ça grouille de touristes. Or, nous sommes les seuls.”

Je regardai autour de moi. “C’est vrai, et l’herbe pousse sur le chemin. Personne n’y passe plus depuis longtemps.”

“On ne va quand même pas faire demi-tour !”

“Mais non. D’ailleurs nous sommes presque arrivés.”

Deux minutes plus tard, nous regardions, l’air ballot, l’immense porte

en bois délavé sur laquelle pendait un écriteau : *Entrée interdite. Risques d'éboulements.* Découragé, je m'assis sur une grosse pierre carrée. Était-elle tombée du château, celle-là ? Jeanne se tourna vers moi :

“Je vais aller voir si la porte secrète est toujours là.”

“Mais promets-moi de ne pas entrer.”

“Non, non. C'est juste pour vérifier. Reste ici et prépare le pique-nique. J'en ai pour dix minutes.” Pendant que je m'activais sans hâte, je percevais, venant du bas de la colline, des : “Aïe, ouille, putain !” Rien ne titille les muscles

zygomatiques plus efficacement que les petits malheurs d'un être cher qui essaie de se frayer un chemin parmi les épineux.

Quelques minutes plus tard, j'entendis un "You hou !" Je levai les yeux et vis Jeanne, hilare, qui me faisait de grands signaux. Elle n'était pas très loin, mais nous étions séparés par le vide entre le monticule et les murs du château, car c'est bien de là qu'elle m'appelait : elle était entrée par sa porte secrète, et se promenait sur une sorte de rebord d'environ deux mètres de large sans parapet qui encerclait la tour la plus proche. Qu'est-ce qui peut pousser les

Jeanne de ce monde à défier ainsi les conseils de prudence ? Si nous étions aux sports d'hiver, irait-elle skier hors-piste simplement parce que c'est interdit ? Et moi, par contraste, suis-je quelqu'un de trop raisonnable ? Je limite mes audaces à poser un index sur les endroits où l'on a mis un écriteau : *Ne pas toucher, peinture fraîche.*

Sans vouloir dramatiser, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer une pierre tombant du haut de la tour, ou encore l'éboulement du rebord de maçonnerie. Le corps de Jeanne et les gravas auraient atterri vingt mètres plus bas en un mélange poussiéreux et sanglant. Je

souris pour la rassurer, et en même temps, lui fit signe de repartir et de redescendre.

C'est alors qu'une situation à la fois inquiétante et gênante, se transforma en cauchemar potentiel. Jeanne s'était arrêtée juste devant un trou dans la muraille, et de ce trou entraient et sortaient des frelons : il y avait un nid. Les énormes guêpes contournaient paresseusement la tête de l'intruse. Il semblait que la lumière intense arrivant de plein front empêchait Jeanne de les voir. Et de même que j'avais imaginé un éboulement, je vis soudain, en une seconde, ce qui aurait pu se passer. Une

piqûre dans le cou aurait fait paniquer Jeanne, entraînant alors une attaque en règle de la part de l'essaim. Serait-elle morte sur place en se tordant de douleur, ou aurait-elle instinctivement sauté dans le vide ?

Le cœur battant douloureusement, la gorge serrée, je hurlai : “Jeanne, fais demi-tour lentement, sans regarder derrière toi.”

“Pourquoi ?”

Je crois que, de toute ma vie, je n'ai jamais crié aussi fort : “Fais ce que je te dis MAINTENANT !” Ayant senti l'urgence dans ma voix, elle haussa les

épaules et repartit dans l'autre sens le long de la muraille.

À bout de souffle, je m'assis, les yeux hagards. Quelques minutes plus tard, Jeanne me rejoignait, furieuse : “Ne me parle plus jamais comme ça, tu m'entends ? Jamais !” Je pointai du doigt l'endroit où elle se trouvait, et lui expliquai la raison de ma peur. Elle se calma, mais ne réagit pas comme je l'avais espéré. J'étais persuadé – et je le suis encore – de lui avoir sauvé la vie, mais je sentais – et je sens encore – qu'elle n'avait pas, et n'a toujours pas mesuré la gravité du moment.

Moi, au contraire, comme devant une bande dessinée, je revoyais les jeunes femmes qui avaient, à un moment ou l'autre, partagé ma vie. Aucune ne me laissait indifférent. Pour chacune, j'aurais été bouleversé si elle avait eu un accident ou attrapé une grave maladie : je serais allé tous les jours à l'hôpital ; j'aurais fait des pieds et des mains pour l'aider à surmonter son épreuve, mais leur décès, pour triste qu'il eût été, ne m'aurait pas donné l'impression que le monde avait disparu, que la planète s'était désintégrée, et que la vie ne valait plus la peine d'être vécue. Les frelons

m'avaient ouvert les yeux sur la véritable nature de mes sentiments.

Et c'est donc ce jour-là, sur un tertre médiéval, à genoux devant une serviette où j'avais disposé le pot de mayonnaise, l'assiette de viandes froides et une demi-baguette, que moi, un soi-disant célibataire endurci, j'ai fait ma demande en mariage.

La Pilote

En 1940, Octave et moi étions trop jeunes pour, selon l'expression consacrée, être *appelés sous les drapeaux* mais certainement pas trop jeunes pour servir la France.

Servir la France ! Combien d'adolescents seraient de nos jours en mesure de succomber à cet élan et à cet urgent besoin de servir la patrie quand on voit ce qu'elle est devenue ? Et pourtant, comme en 1940, cette patrie aurait tant besoin d'âmes courageuses !

Mon père, lui, avait bel et bien été mobilisé dans... la cavalerie ! Je l'imaginai, sabre au clair, chargeant des chars d'assaut allemands. J'appris, quelques années plus tard, que son régiment avait été, à la hâte, reconverti en unité motocycliste, ce qui n'était guère plus réjouissant.

Quant au père d'Octave, il avait fait carrière en tant que sergent dans la police militaire. Où était-il ? Octave n'en savait rien.

Les Allemands ayant déjà envahi tout l'Est de la France, il fallait faire vite si on voulait leur échapper. Octave et moi

fîmes vite, c'est-à-dire aussi vite que nos bicyclettes purent nous mener de Saint-Nazaire à Erquy où nous espérions que Jean-Pierre, un cousin à la mode de Bretagne, nous aiderait à traverser la Manche.

Ce cousin avait notre âge mais le dur travail de marin pêcheur, le soleil et les embruns l'avaient vieilli. Mentalement, Octave et moi étions encore des gosses. Jean-Pierre était déjà un homme.

Il nous reçut en homme, mais sans arrogance. Peu bavard, il nous indiqua où nous devions nous asseoir, c'est-à-dire sur une sorte de banquette à

l'arrière du bateau, avec ordre de ne pas en bouger pour éviter que la bôme nous éclate la cervelle. Il avait embarqué nos bicyclettes.

Je n'étais jamais monté sur un bateau de pêche. Comme tous les néophytes, je fus étonné par la façon dont il se remuait, bien que la mer eût l'air plutôt calme.

Octave était aussi néophyte que moi. Nous fûmes également surpris par l'intensité du froid et du vent sur la mer. Le bateau sentait à la fois le poisson et le mazout. Il piquait du nez dans les vagues, ce qui nous envoyait au visage comme une pluie salée orchestrée de

sourds cognements qui semblaient venir du ventre de la coque.

Jean-Pierre nous apporta des cirés puis des couvertures. Pas de gilets de sauvetage à cette époque, ni pour nous ni pour lui-même. Autrement, il avait tout prévu : eau minérale, quelques fruits et des boîtes de singe. On dormirait sous le banc car à la vitesse moyenne de quatre nœuds, il faudrait presque deux jours pour atteindre Plymouth. Nous aurions pu aller un peu plus vite mais Jean-Pierre coupa le moteur dès la sortie du port et hissa les voiles. Pendant les courts moments où il lui faudrait un peu de sommeil,

Jean-Pierre dit qu'il nous confierait le gouvernail. Il nous montra comment garder la proue sur un point fixe, une étoile par exemple. Le banc servait aussi de refuge par gros temps. Nous sentions que notre sauveteur n'en était pas à sa première opération de passage clandestin. On pisserait par-dessus bord, nous précisa-t-il, mais pour le numéro deux, ce serait plus compliqué. Ça le faisait rire.

Il nous expliqua qu'il devrait contacter les Anglais par radio pour éviter de se faire canarder par les garde-côtes. Il ne fallait pas oublier que nous étions en temps de guerre. Autre précaution : les

conversations se feraient en breton. La Marine anglaise s'était préparée pour cela.

Au milieu de la traversée, Jean-Pierre envoya nos bicyclettes par-dessus bord. Devant nos regards effarés, il expliqua que nous serions immédiatement pris en charge à l'arrivée, et que nous n'en aurions pas besoin.

“On aurait pu les laisser chez toi” plaidai-je. “Tu les aurais données à quelqu'un dans le besoin.”

“Pas question. Si les Boches les avaient trouvées, ils auraient tout de suite

compris. Je ne prends pas de risques inutiles.”

“Tu parles comme s’ils étaient déjà à Erquy, et comme si tu les connaissais.”

“À la vitesse où ils avancent, ils seront à Erquy dans quelques jours, peut-être même dans quelques heures. Mon père était encore gamin à Lille pendant la dernière guerre. Il m’a souvent raconté à quel point ils pouvaient être cruels. Et il ajoutait : ‘Surtout, ne les prends jamais pour des imbéciles’ !”

*

Le mépris des douaniers et soldats anglais pour les deux chatons ébouriffés

qui se tenaient timidement devant eux n'était pas feint. On nous offrit des sandwiches : deux flasques lamelles de pain de mie marginalement plus appétissantes que du coton hydrophile, et abritant une mince couche de substance rougeâtre aux relents de sardine avariée. "Ça sent les serviettes hygiéniques de ma sœur" grommela Octave.

Après deux ou trois heures dans une sorte de salle d'attente aux murs verts, on nous convoqua l'un après l'autre dans le bureau d'un officier de l'Armée de l'Air, la fameuse RAF. Surprise : il parlait un français impeccable. On nous

éplucha comme des oignons. Il voulait tout savoir sur nous, notre famille, celle de nos parents, les établissements que nous avons fréquentés, notre dossier médical, les notes que nous obtenions au collège, les matières que nous préférons, notre religion et notre attitude envers cette religion. Il voulait même savoir si nous avons parfois fait pipi au lit. Il remplissait feuillet après feuillet de questionnaires.

“Ça vous plairait de rejoindre la Royal Air Force ?”

“Nous n’avons pas d’idées préconçues.”

Répondit Octave. “Nous voulons

simplement être utiles face à l'invasion allemande.”

*

Deux jours plus tard, nous étions en uniforme de la RAF. Sans expérience, sans formation technique d'aucune sorte, nous pensions être affectés à des tâches subalternes et dénuées d'intérêt. En temps de guerre, il n'y a pas d'occupations inutiles. Nous avions complètement accepté cette éventualité.

Nous fûmes donc ébahis d'apprendre que nous serions pilotes. Dans nos imaginations d'adolescents, la fonction de pilote ne s'adressait qu'à une sorte

d'élite mal définie dont nous ne faisons absolument pas partie.

Nous fûmes soumis à un entraînement intensif : culture physique, parcours du combattant, orientation, navigation et cours d'anglais.

Deux semaines plus tard, nous étions confrontés à notre premier monstre : un Miles Master. Notre instructeur avait vingt-deux ans : autrement dit, un "vieux". Il s'appelait John Brown, nom bien pratique, nous précisait-il, pour descendre dans un hôtel avec la femme d'un autre. Il fallut d'abord se familiariser avec les sensations du vol, un

peu comme un marin doit être tellement habitué aux mouvements du bateau qu'il finit par ne plus les remarquer.

L'émotion que je ressentis au contact de mon premier avion ne s'est jamais éteinte. J'avais toujours admiré les avions, leur beauté, leur élégance. Ils sont tous beaux. J'en avais fait la remarque à John, et il était d'accord car, me précisa-t-il : "Un avion laid ne volerait pas. Il lui faut s'intégrer à la nature."

Enfant, j'avais observé des avions à une distance respectueuse. Là, j'en étais tout

près. Je pouvais les toucher, les sentir. Oui certes, ils étaient beaux, mais aussi ils étaient rudes comme des guerriers ; comme les guerriers qu'ils étaient, en fait. Tout ce métal ! Mon imagination d'enfant les avait sublimés, déifiés, mais en fin de compte ce n'étaient que des choses. Leur peinture était rayée comme s'ils étaient passés dans une tempête de sable.

Ces machines étaient encore, à bien des points de vue, les cousins éloignés des haridelles de la première guerre mondiale. Ils n'avaient pas de train d'atterrissage à l'avant et ils étaient encore assez légers pour atterrir sur une

prairie où ils rebondissaient selon les bosses du terrain comme des poussettes d'enfant sur une pelouse. Au début, le manque de visibilité représentait un sérieux handicap pour l'atterrissage car le pilote ne voyait que le nez de son appareil. Pour viser la piste, il fallait d'abord descendre en demi-cercle comme si nous devions atterrir sur l'aile gauche. On redressait en fin de descente. Cela devint rapidement une seconde nature.

*

Deux semaines plus tard, nous volions solo. "Il y a des dizaines de gamins qui

sont trop jeunes pour obtenir leur permis de conduire mais qui pilotent des Spitfires,” nous avait dit John. Lui-même avait acquis son permis civil sur Waco Yok pour son quatorzième anniversaire.

“Au Moyen-Âge”, nous avait appris notre prof d’Histoire au lycée, “il y avait des généraux de quinze ans. À l’adolescence on ne croit pas à la mort.”

C’est seulement bien des années plus tard que cette phrase m’a rempli de tristesse. De tous temps, semble-t-il, on a envoyé des ados tuer d’autres ados.

Octave, lui, n'eut l'occasion de tuer personne. Une bourrasque qui prit tout le monde par surprise souleva l'aile gauche de l'avion au moment où il allait atterrir. Il toucha la piste avec l'aile droite et rebondit plusieurs fois, perdant et rejetant des morceaux de carlingue sur un long trajet, avant de finalement s'étaler sur le dos et s'enflammer. De mon ami, on retrouva bien peu de chose...

La bataille d'Angleterre... C'est comme cela que l'on a baptisé ces quelques mois – certains diraient ces quelques semaines – pendant lesquels une poignée de pilotes sur Hurricanes et

Spitfires, ont réduit la Luftwaffe à l'impuissance. Certes, les Allemands ont continué à bombarder les villes anglaises longtemps après, surtout Londres, mais pour Hitler, c'était déjà le début de la fin.

La gloriole, l'extase du vol, les rodomontades des combats aériens, le nombre de victoires peint sur la carlingue, je laisse cela à d'autres. Quand sonnait une alerte, et que l'on se ruait vers les avions, certains d'entre nous déguelaient sur l'herbe avant de s'insérer dans le fuselage. Ce n'étaient pas les moins courageux. Sans même nous en rendre compte, nous évitions de forger

des amitiés. Dans le regard de l'autre, on détectait la mort. On ne survivait pas à plus d'une cinquantaine de missions.

Bien sûr, les pilotes étaient surtout Britanniques, mais il y avait aussi des Français, des Belges et des Polonais. Ces derniers formaient d'ailleurs le contingent étranger le plus important et aussi le plus expérimenté. Lors de l'invasion de la Pologne, leurs avions de chasse, les PLZ, n'étaient pas aussi modernes que ceux de la Luftwaffe, mais ils avaient quand même réussi à abattre une quarantaine de Messerschmitts. Il y avait à peu près huit mille Polonais dans la RAF. Pilotes,

certes, mais aussi mécaniciens, navigateurs, interprètes, secrétaires et autres auxiliaires au sol.

En ce qui me concerne, le plus mémorable de ces pilotes polonais était une pilote. Elle n'alla pas au combat bien qu'elle en mourût d'envie. À chaque mission ou presque notre escadrille perdait un avion ; souvent plus d'un. Edwige Drozdovski nous en apportait des neufs, et pas seulement des Spitfires. Elle et ses collègues convoaient aussi des Mosquitos et des Lancasters.

Edwige, comme la plupart de ses consoeurs, était une jeune fille pleine de vie et d'humour, mais en plus elle était incroyablement élégante et jolie : fine silhouette, poitrine ferme et minuscule, visage à faire damner un saint. Comme dans la chanson d'Yves Montand une vingtaine d'années plus tard, nous étions tous amoureux d'elle... mais à distance car elle intimidait. Il y avait en elle une certaine noblesse du geste et de l'attitude qui en imposait. On sentait instinctivement que l'on risquait de se couvrir de ridicule si on essayait de la draguer.

C'est peut-être pour cela que nous devînmes amants. Je pensais n'avoir aucune chance, si bien que je me comportais le plus naturellement du monde avec cette jeune fille, un peu comme si elle n'avait été qu'une lycéenne (ce qu'elle était en effet) avec qui on évoque les difficultés de la dernière version latine. J'étais comme un gamin qui passe à bicyclette devant un château, s'arrête pour l'admirer, mais se sait tellement loin d'en posséder un qu'il n'en a même pas envie. En fin de compte, ce fut Edwidge qui rechercha ma compagnie.

Oui, nous devînmes amants, et cela nous fit commettre une chose encore plus grave : nous tombâmes amoureux. Cela nous faisait peur. Dans la journée, lorsque c'était possible, nous passions de longues heures assis sur un banc, côte à côte, sans rien dire, tant il nous semblait que nos paroles eussent été vides, folles ou stupides.

La fin de la guerre me trouva ébahi d'être encore en vie, et Edwidge agréablement surprise. Nous n'avions pas fait de projets. Les circonstances l'interdisaient, mais la paix revenue forma comme un ciment entre nous.

L'idée que nous pourrions nous séparer ne nous effleurait même pas.

Les Polonais rentrèrent chez eux. Edwidge, avant de me rejoindre en France, voulait revoir sa famille à Cracovie et les inviter au mariage. J'avais fort envie de retrouver ma propre famille. Ensuite, je pensais pouvoir m'engager dans l'Armée de l'Air française car elle allait sûrement renaître de ses cendres. Ni la famille d'Edwidge ni la mienne n'avaient le téléphone. Nous avons échangé nos adresses. Je lui écrivais tous les jours

Dès mon arrivée à Saint-Nazaire (ou ce qu'il en restait) je demandai à mes parents si j'avais du courrier. Non, rien. Je continuai à écrire inlassablement avec, au fond de ma poitrine, une boule de pierre qui grossissait de jour en jour. Dans la région, il y avait beaucoup de Polonais, la plupart descendants de ceux qui étaient venus travailler dans les chantiers navals avant la guerre. Je finis par trouver une brave femme qui traduisit une lettre que j'adressai aux parents d'Edwige. Aucun résultat.

Le silence d'Edwige devenait terrifiant. Comme le dira Sebastian Faulk bien des années plus tard : "Ayant fait l'amour

avec elle, je savais que pour le reste de ma vie, je me sentirais seul.” L’incertitude me rongait. Edwidge avait-elle été victime d’un accident ? Avait-elle rencontré quelqu’un d’autre ? Les sentiments qu’elle semblait éprouver pour moi n’étaient-ils qu’une comédie ?

*

Les mois, puis les années passèrent. Je restai cinq ans dans l’Armée de l’Air, pilotant mon premier (et dernier) avion à réaction : un Vampire. Ensuite, je trouvai du travail comme contrôleur d’aéronautique à l’aéroport d’Orly. Finalement, je rencontrai Odile, une

charmante collègue, intelligente et dévouée qui faisait l'amour de façon mécanique, sans passion et sans imagination. C'était une amie, une compagne, et cela me convenait parfaitement.

La torture mentale s'affaiblit peu à peu mais ne disparut jamais. Au moment le plus inattendu, me revenaient en tête les audaces, la douceur et la beauté d'Edwige. Un ton de voix entendu dans la rue ou à l'aéroport, un rire, une scène d'amour au cinéma... Pendant quelques instants mon esprit dérivait. Je me retrouvais alors, jeune pilote de Spitfire et toujours aussi amoureux.

*

1999

J'ai soixante-sept ans. Odile et moi sommes toujours ensemble. Nous avons un fils qui vient de fêter ses dix-huit ans. Que fera-t-il dans la vie ? Il est beau et intelligent (naturellement, puisque c'est mon fils).

Le mur de Berlin s'est effondré en 1989, il y donc une dizaine d'années. Les dictatures communistes ont presque toutes disparu. Il est maintenant possible de visiter les pays de l'Est sans risquer de se faire accuser d'espionnage ou de finir torturé dans un "centre de

rééducation” ou dans un “hôpital psychiatrique”.

C’est Odile qui, un jour, m’a annoncé : “Regarde : un voyage organisé en Pologne, plus exactement dans la région de Cracovie avec visite aux mines de sel et aux camps de concentration d’Auschwitz et Birkenau. C’est pas cher. On y va ? Ca changerait de la Costa del Sol.” Je sentis mon cou et mon visage rougir comme si Odile venait de découvrir que j’avais été coupable d’une affreuse trahison. Je balbutiai un acquiescement.

Le trajet en car fut long mais pas ennuyeux. Certains moments me restent en mémoire comme des éclairs dans la nuit : le passage de la frontière entre l'Allemagne et la Pologne et, côté polonais, une bonne douzaine de prostituées en jupes courtes attendant des Allemands qui les zieutaient au volant de leur Mercedes ou BMW. Il y avait sur le visage de ces femmes une contradiction qui m'intriguait, car elles ne répondaient pas à l'image que je me faisais de la prostituée typique, mais peut-être manquais-je d'expérience en ce domaine. Elles étaient sans maquillage, tout au moins d'après ce que l'on

pouvait détecter depuis les fenêtres du car. Pas de fourrures non plus, pas de talons aiguille ou de bas résille. Elles avaient l'air de femmes ordinaires, simplement pressées par la misère de glaner un peu d'argent par n'importe quel moyen.

La visite d'Auschwitz-Birkenau me bouleversa. Étions-nous des voyeurs défilant sans risque au milieu de l'horreur absolue ? Certains parmi les "touristes", avaient du mal à retenir leurs larmes devant les montagnes de valises, de lunettes, de chaussures ou de cheveux. Pour moi, le moment le plus pénible fut la visite de la simple cellule

où le père Kolbe et une douzaine d'autres victimes furent laissés sans eau ni nourriture jusqu'à ce qu'ils soient tous morts. Quelqu'un avait jeté une rose sur la noirceur du sol. J'avais honte. Je me sentais coupable d'appartenir à la race humaine.

Ayant gardé précieusement l'adresse d'Edwige, ou plutôt celle de ses parents, je la montrai à un chauffeur de taxi de Cracovie qui se mit à rire et à m'indiquer par geste que je pouvais y aller à pied, à deux cents mètres à peine de Rynek Glowny, l'immense Place du Marché.

Je le remerciai puis, cœur battant, me dirigeai vers la maison qui avait connu l'enfance et l'adolescence d'Edwige.

Je passai devant plusieurs endroits où il y avait eu des maisons. Dans l'un de ces endroits aurait dû se trouver celle que je cherchais. Ne restait qu'un grand vide cubique. De chaque côté, les murs des maisons voisines, plus clairs que ceux des façades, montraient encore des cicatrices de portes ou d'escaliers. Cet endroit avait-il été soufflé par une bombe, comme celles qui avaient détruit tant d'habitations pendant la seconde guerre mondiale ?

Le mal à l'aise que j'éprouvais s'accentua quand j'aperçus, le long des murs, plusieurs photos en format A4 montrant cette même cour envahie de ronces et de mauvaises herbes. Au milieu de la végétation, émergeaient des planches, des barils et de vieux matelas. La dernière photo montrait un texte en polonais que je ne comprenais pas.

Je m'aperçus alors que tout au fond de cette cour il y avait un restaurant et même une terrasse : une plateforme en bois surélevée de cinquante centimètres à peu près, avec tables et chaises en bois gris. C'était l'arrière de l'autre rue.

En Pologne, semble-t-il, il n'y a pas d'heures pour les restaurants ; ils restent ouverts toute la journée. On y va quand on a faim, tout simplement. Les potages sont, en général excellents, et là, dans ce restaurant au fond d'une cour, l'odeur d'une soupe aux champignons était irrésistible.

Il n'y avait que deux autres clients qui parlaient presque à voix basse, une habitude, m'a-t-on expliqué par la suite, qui datait de l'époque communiste. Les propos les plus innocents pouvant être mal interprétés par les milliers de mouchards éparpillés dans la population, les gens avaient pris

l'habitude soit de ne rien dire, soit de converser à voix basse. Effectivement, j'avais été surpris du silence qui, malgré la foule, régnait sur la Place du Marché.

La serveuse (dans la trentaine et assez jolie) comprenait et parlait le français. Elle n'avait pas l'air très occupée et s'assit en face de moi pour papoter. Je commençai à lui parler de ce cube de vide où aurait dû se trouver la maison d'Edwige. Non, ce n'était pas à cause d'une bombe, précisa la jeune femme. Cracovie n'a pas été bombardé pendant la guerre. Simplement, la maison avait appartenu à une famille dont tous les membres étaient étiquetés comme étant

“ennemis du peuple”. Elle avait donc été rasée.

“Ennemis du peuple ? Mais qu’est-ce qu’ils avaient fait ?”

“Eux, rien ; mais leur fille s’était engagée dans l’Armée de l’Air anglaise.”

“Et alors ?”

“Comment ? Vous ne savez pas ? Quand le train des Polonais de la RAF est arrivé en gare de Cracovie, ils ont été pris sous un feu croisé de mitrailleuses. Mon père m’a décrit cette horreur : du sang partout, des têtes arrachées, des intestins étalés sur le quai...”

Les larmes aux yeux, je balbutiai : “Mais enfin, pourquoi, pourquoi ? Ils s'étaient battus pour la Pologne et contre les Nazis.”

“Très simple, cher monsieur : pour l'idéologie communiste, ils avaient été *corrompus par l'Occident* !”

Village magique

Décembre 1944

En août, les chars d'assaut du Général Patton étaient passés en rugissant par le centre de Bain-de-Bretagne. Les Américains avaient lancé vers les gamins des tablettes de chocolat, des chouine

gomme et des petits godets en carton contenant de la confiture. C'était la première fois que je goûtais de la gelée de coing.

Quelques jours plus tôt, nous avons assisté à un duel aérien entre un Mustang et un Messerschmitt. Touché, et laissant derrière lui une noire traînée de kérosène, l'avion américain était passé de justesse entre les deux tours de l'église Saint-Martin avant d'aller s'écraser en dehors de la ville.

J'avais cinq ans et vivais avec ma mère au deuxième étage d'une maison aménagée

en appartements. Au rez-de-chaussée habitait un jeune homme aux jambes horriblement déformées par la polio, ce qui lui avait évité à la fois le service militaire français et le travail obligatoire allemand. Je lui rendais souvent visite. Son appartement sentait l'eau de Cologne et le savon. Au premier étage, il y avait une vieille Italienne (elle devait avoir au moins trente-cinq ans) qui montrait à ma mère comment confectionner des pâtes.

Les Américains s'installèrent à la mairie et autres bâtiments abandonnés par les Allemands. Libre à présent d'aller

n'importe où, ma mère, suivant inconsciemment les conseils de Jean-Jacques Rousseau, m'emmenait faire de longues promenades à la campagne. Elle m'indiquait le nom des oiseaux, des insectes, des plantes et des arbres. Elle commentait la rotation des cultures, les changements de saisons, les habitudes des animaux de ferme...

À la maison, elle lisait beaucoup. Elle empruntait ses livres à la bibliothèque municipale et se plongeait avec délice dans les ouvrages de Daniel Rops ou Maxence van der Meersche. Moi, j'avais droit à Zig et Puce, Jo et Zette ou

Bécassine. Je savais déjà lire et j'avais dévoré *Le Général Dourakine* ainsi que des feuilletons parus dans les années vingt et trouvés au fond d'un placard.

Mon ouvrage préféré s'appelait *Le Village magique*. Il était illustré. Chaque page représentait un aspect de la vie de tous les jours dans un village : le laitier, le facteur, la ferme, l'école, les pompiers, la mairie, la fanfare municipale, la piscine, le terrain de sport... On y avait également illustré les moments importants de la vie et du calendrier : baptêmes, mariages,

enterrements, Noël, Pâques, le 14 juillet, etc.

La qualité des illustrations était remarquable. L'imagination enfantine aidant, je me faisais tout petit et je vivais dans ce village, j'y habitais. Je parcourais les chemins qui l'entouraient, chemins toujours colorés en jaune sur lesquels circulaient de belles voitures et de rutilants camions.

La grande originalité de ce recueil, c'était que tout y était mentionné en français, certes, mais aussi en anglais, en allemand et en espagnol. Près du chien

accompagnant le berger et son troupeau, on trouvait donc : chien, dog, hunt et perro ; devant une maison : maison, house, haus et casa ; et ainsi de suite.

Je ne m'étais pas assigné la tâche de retenir tout cela. Ma mère ne m'y obligeait pas non plus, mais cela rentrait sans effort dans mon cerveau.

Vers la mi-décembre, il fut décidé que le retour à une vie normale, même si ce retour était lent, consisterait à célébrer Noël. Pas question d'aller visiter les magasins. La plupart étaient encore

fermés, et ceux qui étaient ouverts n'exhibaient que des étagères vides. Il y avait d'étranges exceptions. Lebert, une marque de postes de radio, revenait sur la scène. Dans les vitrines, l'article le plus bizarre dont je me souviens était un rasoir électrique de marque Cadillac, comme les voitures ; mais rien à voir avec General Motors. C'était une marque française. Mettre en vente des rasoirs électriques alors que la population manquait encore de tout, c'était faire montre d'un bel optimisme, assaisonné d'un aigre sens de l'humour.

Pour ma mère, le retour à la normale, fin décembre 1944, c'était avant tout l'acquisition d'un arbre de Noël. On ne les achetait pas : on allait en couper un dans la forêt, pratique certainement condamnable de nos jours.

Et ce jeudi 21 décembre, nous voilà donc partis. Les kilomètres ne nous faisaient pas peur. Nous suivîmes une route rongée de nids de poule. Non seulement elle n'avait pas été entretenue pendant quatre ans, mais les colonnes de chars d'assaut lui avaient donné le coup de grâce. Les rares voitures n'y

progressaient qu'avec lenteur. Un cheval aurait été plus rapide.

Nous arrivâmes au parc de la Noë Saint-Jean qui, en principe, devait nous offrir généreusement ses branches. Comme beaucoup d'autres, le château de la Noë avait souffert : fenêtres brisées, portes défoncées, balustrade disloquée, gravats éparpillés sur la terrasse...

Ayant mesuré la hauteur de notre plafond, ma mère savait exactement ce qu'elle recherchait. Armée d'une serpette, elle avait en tête le poids de cet arbre, car il faudrait le rapporter à

l'appartement. Je respirais avec délice l'air frais de la campagne, mais surtout les soupçons de zeste d'orange émanant de certains conifères.

A l'exception des sapins, les arbres étaient rigides et nus, l'herbe noircie et rêche. Quelques corbeaux nous accueillirent avec des raclements de gorge qui résonnaient dans le silence comme une toux dans une cathédrale.

Nous baguenaudions devant un groupe de jeunes ifs quand une Jeep arriva en coup de vent. Après avoir éteint le moteur, deux Américains, un soldat et

un gradé en descendirent. Ils étaient visiblement ivres et arboraient des sourires à la fois menaçant et niais. Plus tard, rejouant la scène dans mes souvenirs, je me suis rendu compte qu'ils étaient très jeunes. Le gradé, un sergent peut-être, devait avoir dans les vingt-deux ans. L'autre était encore adolescent. Ils s'approchèrent de nous avec une souplesse de félins prédateurs. Ils marmonnaient des choses que je ne comprenais pas mais où revenait souvent l'expression "zig-zig, jolie madame, zig-zig!".

Serrant la poignée de la serpette, ma mère semblait bien décidée à se battre... sans espoir peut-être, comme elle me l'a raconté plus tard, mais jusqu'au bout. Avec les sensations démultipliées d'un animal sauvage, je respirais la peur qu'elle dégageait. Le sergent se planta devant elle. L'autre la cernait par derrière. Il montra du doigt la serpette et posa une question en riant. Ce devait être dans le genre de : "Et qu'est-ce que tu comptes faire avec ce machin-là ?"

Je n'avais pas compris la question mais j'avais compris que c'était une question. Les images du village magique

réapparurent soudain devant mes yeux avec Noël, son sapin, ses cadeaux, ses décorations et ses traductions en quatre langues. Je hurlai : “Christmas tree, Christmas tree !”

Les ricanements cessèrent. Le sergent, les yeux devenus ternes, répéta “Christmas tree !” puis, sortant de sa ceinture un énorme couteau, fit quelques pas vers les arbres, en coupa une belle branche et la tendit à ma mère qui le remercia du bout des lèvres.

Les deux hommes retournèrent vers leur véhicule. Ils marchaient lentement

comme s'ils avaient vieilli. Ma mère me prit par la main et m'entraîna vigoureusement vers la sortie du parc. Je me retournai pour un dernier coup d'œil. Le conducteur de la Jeep, les épaules agitées de soubresauts, sanglotait contre son volant.

Fleur de lotus

Il y a vingt-cinq ans, à peu près, j'ai invité Yolanda, une nièce à la mode de Bretagne (ou plutôt de Grande-Bretagne) à venir passer quelques jours dans ma maison de campagne à Cabrerets dans le Lot. Yolanda est née et habite à Londres. Elle est "en surpoids" comme on dit poliment. "Je porte des jupes courtes" disait-elle, "pour que les garçons voient mes jambes". J'avais du mal à imaginer

que lesdits garçons fussent très attirés par ces volumineux cuissots.

“Chouette” s’était-t-elle écriée, “des vacances en France, quelle aubaine ! Mes amies vont crever de jalousie.” Personnellement, je me faisais fête à l’idée de lui montrer Saint-Cirq-laPopie, Bonaguil, Rocamadour ou Cahors.

J’allai la chercher à l’aéroport de Toulouse où elle se plaignit immédiatement de la chaleur. Ses plaintes augmentèrent dans la voiture. Il est vrai qu’au siècle dernier les véhicules n’avaient pas tous la clim.

Ceux qui connaissent le Sud-Ouest de la France savent à quel point c'est une région magnifique. Chaque tournant de la route, ou presque, est une carte postale. La fusion entre l'architecture locale et la nature où elle s'insère est unique au monde. N'oublions pas le nombre impressionnant de châteaux.

Normalement, les visiteurs sont immédiatement conquis. Yolanda miaula : "Où est le parc d'attractions ?"

"Le quoi ?"

"Ben, la fête foraine ! Le grand huit, les machines à sous ?"

“Fort heureusement, il n’y en a pas !”

“Comment ça, y’en a pas ? Mais qu’est-ce qu’on va faire alors ? L’année dernière je suis allée à Blackpool. C’était formidable. Si ya pas de fête foraine, c’est pas des vacances.”

Ça commence bien ! pensai-je. Mais nous arrivions chez moi.

A Cabrerets, ma petite résidence secondaire (titre bien ronflant pour un refuge campagnard) possède le charme de la région : murs d’une épaisseur impressionnante qui protègent de la canicule en été mais aussi du froid en hiver, souillarde authentique près de la cuisine, et citerne extérieure, un système

qui remplaçait les puits aux époques où l'agriculture était plus traditionnelle. Le bâtiment se prolonge par un garage sans porte donnant sur le champ. Il sert aussi de salle de bain.

Juste devant l'entrée, il y a une courette semi-circulaire entourée de murs en pierres sèches où il fait bon, le soir, organiser des grillades. Comme lors d'une cérémonie religieuse, j'y passe avec mes amis d'épicuriennes soirées gastronomiques arrosées d'un excellent vin de Cahors, et qui se terminent sous les étoiles d'un ciel remarquablement clair. La Voie Lactée semble si proche qu'on a envie de lever le bras et de

l'effleurer. Une très légère humidité (le serin comme on disait jadis) réveille les parfums de la végétation. Les conversations se font à mi-voix tant on a peur de briser le charme.

J'adore venir passer des vacances ici. Il y a un if devant la cour. L'après-midi, étendu sur une chaise-longue, je somnole sous son ombre ou je me plonge dans un polard. Je me sens alors si merveilleusement "loin du monde et du bruit" ! J'ai aussi l'impression de ne faire qu'un avec la nature, c'est-à-dire d'être à la fois immense et minuscule, éternel et éphémère. Je pense aux

hommes préhistoriques qui furent nombreux dans la région et qui lui ont laissé de magnifiques œuvres d'art. Je les sens près de moi, ces Crocs-Magnons, leur main sur mon épaule. Trente mille ans de civilisation !

En sortant de la voiture, Yolanda regarda autour d'elle comme un terrien enlevé par une soucoupe volante et déposé sur une autre planète. Elle émit un gémissement aigu et continu : “Mais ya rien ici !”

Boudeuse, au bord des larmes, elle traîna sa valise jusqu'à la chambre que je

lui avais préparée. Je lui montrai où étaient les toilettes.

“Et la salle de bain ?”

“La salle de bain est dans le garage.”

“Quoi ? Mais ya pas de porte ! Tout le monde peut vous voir !”

“Oui, un pigeon peut-être, ou un chat si tu as de la chance.”

Je vis deux grosses larmes couler sur ses joues mais n'arrivai pas à ressentir la moindre pitié pour cette enfant gâtée. Si je suis coupable de quoi que ce soit, c'est d'avoir été plus dur envers elle que si elle avait mieux pris soin de son physique.

Ça lui passera, pensais-je. Nous ferons une balade le long du Célé, je l'emmènerai voir des grottes préhistoriques... Tout au fond de moi je pensais : "Ma fille, tu n'as pas le droit de faire la fine bouche quand un membre de la famille te paye des vacances à l'étranger."

J'aime me lever de bonne heure, ouvrir la porte et inspirer profondément l'air frais du matin avec son intuition de foin et de romarin. Je prépare alors le petit déjeuner : café au lait avec pain de campagne, du beau pain blanc découpé

en grandes tartines comme on en fait encore au fin fond des campagnes.

Yolanda ne descendait pas. Je me demandais s'il fallait la réveiller puis je me souvins qu'en général les adolescents se lèvent tard. Je lui concédai cette faiblesse mais ne m'attendais tout de même pas à ce qu'elle arrive en pyjama vers onze heures. Elle s'attabla, l'air grognon : "Y a pas de céréales ?"

"Non : le boulanger du village nous cuit des miches superbes. Ne pas lui faire honneur serait un crime."

"C'est ça le pain ? Mais il est pas carré !"

Elle grignota un centimètre de tartine.

“J’ai pas faim”.

“D’accord, tu mangeras mieux à midi.”

“Pourquoi on mange à midi ?”

“Bon, disons treize heures si ça t’arrange.

Je vais préparer un gigot.”

“Chouette ! j’adore l’agneau !”

Elle remonta dans sa chambre et en redescendit presque aussitôt avec une serviette de bain et une trousse de toilette. “Je vais prendre une douche.

T’es sûr qu’on pourra pas me voir ?”

“Cent pour cent.”

Avant de se diriger vers le garage, elle sortit précautionneusement comme si

elle avait dû faire face à de grands dangers.

Je commençai à me préoccuper du déjeuner. Avec le gigot, j'avais prévu des pommes de terre rôties, des flageolets et une salade de chicorée frisée.

Au moment où je mettais l'agneau dans le four, j'entendis un long hurlement et je vis une ombre passer en courant devant la fenêtre. Yolanda surgit devant moi. Elle essayait de ramener sur elle une serviette de bain trop courte pour cacher à la fois ses hanches et ses seins. Elle opta pour les hanches, dévoilant

deux grosses poires qui n'auraient pas été incongrues sur une femme mûre. “Une araignée, une araignée !” hurlait-elle. Faisant demi-tour, elle remonta dans sa chambre en courant, exhibant par à-coups un hippopotamesque arrière-train.

Je fermai le four et allai voir la fameuse araignée. A environ un mètre de la douche, immobile contre le mur, c'était effectivement un insecte de taille imposante, même si (oui, je sais, je sais) les araignées ne sont pas des insectes. Celle-là était clairement une tégénaire noire, du genre qui, paraît-il, affectionne

(justement) les salles de bain. Dire qu'elle ne ferait pas de mal à une mouche serait peut-être aller un peu loin, mais elle ne ferait certainement pas de mal à un être humain. Je repérai une vieille revue de jardinage abandonnée dans un coin du garage. Je ne voulais pas écraser ce magnifique animal, mais simplement lui faire peur. En agitant le magazine pour créer un souffle d'air, j'y réussis pleinement. L'araignée disparut dans une anfractuosité.

Revenu dans la maison, je criai au bas de l'escalier : “Ça va, elle est partie.” J'entendis une réponse étouffée : “Je me nettoie au lavabo.”

Le déjeuner fut le seul moment où j'entendis Yolanda dire quelque chose de positif. Ça sentait bon, déclara-t-elle. Comme entrée, j'avais prévu un de ces melons parfumés dont la région est fière. J'ai eu droit à : “Qu'est-ce que c'est que ce truc ?”

“Tu vois bien, c'est une tranche de melon.”

“J'aime pas.”

“Tu en as déjà goûté ?”

“Non, mais j'aime pas.”

Arriva le fameux gigot. Les yeux de mon invitée brillaient de plaisir. “J’adore l’agneau.”

Ouf, quel soulagement ! Elle se servit en pommes de terre sautées mais refusa les flageolets. “J’aime pas la couleur.” Puis soudain : “T’as du ketchup ?”

“Non”.

Il y a des moments, comme ça, dans la vie, où le plus pacifique d’entre nous se sent des sympathies pour l’étrangleur de Boston.

En tous cas, le gigot fut déclaré délicieux, exceptionnel, unique... Je proposai du rab qu’elle accepta

goulûment. Je commençais à me dire que les choses avaient tendance à s'améliorer quand elle demanda : "Mais qu'est-ce que tu lui a fait, à ce gigot pour qu'il soit si bon ?"

"Rien de spécial, je t'assure : thym, romarin, ail..."

Les yeux agrandis par la terreur, elle se leva comme si une guêpe l'avait piquée. Elle hoqueta, reprit sa respiration et hurla : "De l'ail ?" Sans attendre ma réponse, elle sortit de la pièce en courant, traversa la courette et, arrivée dans le champ, dégobilla sur l'herbe en plusieurs gerbes entrecoupées de

raclements de gorge. Revenue dans la maison, le visage mouillé de larmes, elle parvint à articuler : “Je veux rentrer chez moi !”

*

Sautons un quart de siècle.

Je reçois un coup de téléphone. “Salut Olivier, je suis Jane, la fille de Yolanda. Tu connais ? Mon copain Charles et moi on remonte d’Espagne. On vient de passer une semaine à Cadix. On voyage lentement pour profiter du pays. On

pourrait passer te voir ? J'ai beaucoup entendu parler de toi.”

Réflexion interne de ma part : elle n'a pas précisé si elle a entendu parler de moi en bien ou en mal. J'hésite... Puis je me dis que si elle venait de passer deux semaines en Espagne, elle devait posséder une vision du monde moins étriquée que celle de sa mère, et moins déformée par le lavage de cerveau qui, dans la perfide Albion, était monnaie courante (et l'est encore parfois) envers les repas à *l'étranger*. Jane perçoit mon hésitation et continue : “On ne s'impose

pas, tu sais. On prendra une chambre dans la région.”

“Non, non, surtout pas. Venez. On fera connaissance.”

Je n'avais plus revu Yolanda mais j'avais su par la bande que lors d'une soirée bien arrosée, elle avait réussi à se faire mettre enceinte par un “copain” qui s'est empressé de disparaître dans la nature. Depuis, elle vit seule mais a tout de même réussi à dégoter un poste de femme de ménage dans une maternité de Londres. J'allais donc faire connaissance avec sa progéniture.

Charles et Jane devant arriver en fin de matinée, j'avais prévu pour le déjeuner des blancs de poulet au parmesan. Les jeunes gens me firent tout de suite bonne impression. Jane venait de terminer une licence d'espagnol et se préparait à rentrer comme prof dans une école privée. Elle me présenta son Charles, un vrai génie d'après elle car à l'âge de 28 ans il était déjà professeur d'astrophysique à Cambridge. Plus Jane se répandait en louanges, plus ce grand échalas de Charles prenait des airs de chien battu. J'invitai le couple à rester quelques jours.

La salle de bain al fresco les enchantait. Ils décidèrent d'aller y prendre une douche ensemble. Un peu plus tard, Charles me prit à part et, rouge de confusion, me dit qu'il avait adoré le poulet au parmesan, mais que Jane détestait tous les produits laitiers. Elle n'avait fait honneur au repas que par politesse. Serait-il possible d'éviter la crème et le fromage ? J'appréciai à la fois la délicatesse et la politesse de sa requête. Quel contraste avec ce que j'avais connu jadis !

*

Le séjour de Charles et Jane fut un enchantement. Elle est vive, joyeuse, enthousiaste et cultivée. J'avais souvent envie de lui demander comment elle s'entendait avec sa mère, mais je me retenais à chaque fois. Charles est intéressant et sympa. Ils furent tous les deux fascinés par la région, ses paysages, son architecture, sa gastronomie et son Histoire. Je suis invité à leur mariage au mois de septembre.

*

La merveilleuse fleur de lotus pousse et se déploie souvent à la surface de nauséabonds marécages.

Meditation

Quand mon père est mort, je n'ai rien ressenti, absolument rien, même pas du soulagement car je ne le détestais pas. A bien des égards, je le trouvais intéressant. Il aurait voulu devenir architecte, m'avait-t-il souvent confié. Il était capable de dessiner des plans de maison de façon fort convaincante. Un professionnel ne les aurait pas reniés. Son habileté manuelle était exceptionnelle, que ce soit en menuiserie ou ébénisterie. Mis en pension à l'âge de 11 ans, il avait fait partie du club de boxe. Il avait

également appris à jouer du violon. A 14 ans, il s'était échappé de ce collège pour retrouver une fille du village qui fuguait. Après avoir passé une nuit à grelotter sous un pont, la belle enfant avait décidé de rentrer chez ses parents mais mon père avait continué et n'était jamais retourné vers son établissement scolaire : il avait décidé de faire son "Tour de France".

Petite explication, car les choses ont bien changé : En 1922 (et avant) les jeunes gens qui se sentaient doués pour les travaux manuels apprenaient leur métier "sur la route" comme aurait dit Jacques Kirouac. Ils recherchaient un patron qui

ne les payait pas mais les nourrissait et les hébergeait. Il était conseillé de ne pas rester trop longtemps chez le même patron, car chacun possédait son style et ses techniques. C'est ainsi que le jeune homme maîtrisait peu à peu les difficultés de son métier. Les Francs Maçons parrainaient (et parrainent toujours) une organisation qui s'appelle Les Compagnons du Devoir. A la fin de son tour de France, on demande au jeune de produire un chef-d'œuvre, sorte d'examen final qui donne droit à l'obtention du diplôme des Compagnons du Devoir. Le chef-d'œuvre de mon père avait été un

lutrin pliable en merisier sculpté dans un seul bloc de bois, y compris les charnières. Ce n'est qu'après la remise de diplôme qu'ils peuvent (ou non) indiquer leur désir de faire partie des Francs Maçons. Mon père avait refusé.

Prisonnier de guerre de 1940 à 45 il en a "bavé" comme on dit.

Je me suis souvent cru coupable de ne pas me sentir plus proche de lui. Certains enfants admirent leur père. J'admirais son habileté de menuisier mais je ne l'admirais pas en lui-même. Quant à l'aimer ? Cela me semblait tout

à fait impossible. J'en avais honte ; j'en souffrais. Bien des années après sa mort, je ressens toujours la même chose.

Il avait donné son violon à l'un de ses petits fils, c'est-à-dire l'un de mes neveux. Le gamin, Urbain, aurait pu continuer des études musicales car il était vraiment doué.

Un jour, dans notre petite maison de campagne, Urbain avait sorti son violon et commencé à jouer. C'était la *Méditation de Thaïs* de Jules Massenet. A ma grande surprise, je vis mon père écraser une larme.

Dans la soirée, nous allâmes tous les deux faire un petit tour sur un chemin de terre. Nous restâmes longtemps silencieux puis, sans que je lui demande quoi que ce soit, il me dit presque en un murmure : “Mon père jouait souvent la *Méditation de Thaïs* sur son violon. Mais quand il est mort, je n’ai ressenti aucune tristesse. J’en avais honte à l’époque, et bizarrement j’en ai toujours honte. ”

Est-il possible d’aimer sans le savoir ?

